



PREMIÈRE ANNÉE.

1^{er} JANVIER 1850.

LA PRESSE DES FAMILLES.

Aspect Général.

Notre premier regard doit tomber sur la France. Elle se remet peu à peu des crises violentes qui l'on agitée depuis près de deux ans. Les idées d'ordre reprennent quelque empire. Dans l'exercice du pouvoir présidentiel, Louis Napoléon, quoiqu'il soit tenu en échec par une Assemblée jalouse de maintenir ses propres prérogatives, a fait preuve, en général, d'un sens droit et d'une volonté persévérante. Son discours au banquet de l'Hôtel-de-Ville, du 10 décembre, peut-être considéré comme un bon programme de gouvernement. Les deux points inquiétants et douloureux de l'état présent de la France, sont la gêne financière, d'un côté, et, de l'autre, le mal aise des classes nombreuses. Tous les efforts de nos hommes d'Etat, tout le zèle des gens de bien et des esprits éclairés doivent tendre à atténuer chez nous la gravité de ces deux causes de perturbation.

L'Angleterre gémit à son tour sous le poids d'une population exhubérante, mais son système d'émigration lui procure quelques soulagements. Chose étrange et qui prouve tout ce que peut, pour la prospérité d'un peuple, la stabilité de ses institutions, l'Angleterre, avec une dette de 21 milliards de francs, se dispose à réduire de 3 p. $\frac{1}{2}$ à 2 $\frac{1}{2}$ l'intérêt de son 5 p. $\frac{1}{2}$ consolidé. Et nous, Français, dont la dette nationale ne s'élève pas au tiers de celle des Anglais, nous n'obtenons, en ce moment, que 92 environ pour notre 5 p. $\frac{1}{2}$. Quel contraste ! Et pourtant les avantages du sol, du climat, du génie industriel, de la situation topographique, sont peut-être tous de notre côté.

Dans le conflit élevé entre la Russie et la Porte, l'intervention concertée des flottes française et britannique a obtenu un temps d'arrêt qui permettra aux négociations diplomatiques d'arranger l'affaire des réfugiés Hongrois. Il est difficile qu'aucune guerre sérieuse éclate en Europe, tant que la Grande Bretagne et la France seront d'accord pour l'empêcher.

Une attitude d'hostilité réciproque se dessine depuis quelque temps entre l'Autriche et la Prusse. La Russie qui a toujours une main dans les querelles intérieures de l'Europe, fait avancer des troupes sur la frontière prussienne,



FEUILLETON.

TROIS MOIS SOUS LA NEIGE.

Il est une gloire modeste que la renommée célèbre peu, parce qu'elle n'est pas environnée de l'éclat qui éblouit, de l'extraordinaire qui étonne; mais elle est plus utile à l'humanité; sa science ne fait pas des savants, mais elle fait des hommes. Cette gloire, c'est celle d'un auteur consciencieux et droit, qui veut éclairer pour rendre meilleur et qui intéresse pour instruire.

Disons de suite, à la louange de l'auteur du petit ouvrage *Trois mois sous la*

afin, sans doute, de tirer parti des événements. Mais rien encore de ce côté ne peut donner lieu à de graves appréhensions.

La question romaine se prolonge sans se simplifier. On annonce, comme prochain, le retour du Saint Père à Rome; mais n'est-ce pas plutôt par le désir que par la certitude qu'on en a.

S'il est, au monde, un pays favorisé du Ciel, c'est l'Espagne, sans doute; eh bien! tant de bienfaits versés par la Providence sur ce sol ingrat, n'y produisent que des misères, des discordes, des ambitions particulières ligüées contre le bien-être général; les finances espagnoles sont toujours dans le plus triste état. Peu à peu les ressources du pays s'épuisent; au dehors le crédit manque, les porteurs étrangers du 5 p. ⁰/₀ espagnol ne touchent point de dividendes. Sous le rapport financier, le Portugal n'est pas dans des conditions beaucoup meilleures, l'esprit d'administration manque à ces deux gouvernements.

Aux États-Unis, malgré l'accroissement du revenu public et le développement continu d'une grande prospérité commerciale, un déficit de 20 millions de dollars (100,000,000 de francs) existera dans le prochain budget. Les frais de la guerre contre le Mexique suffisent à l'expliquer. L'on parle d'augmenter certaines taxes qui pèsent sur les produits de l'étranger. Le message du Président, qui ne se fera pas long-temps attendre, indiquera au juste les mesures qu'on se propose d'adopter pour rétablir, dans son état normal, l'équilibre si heureusement conservé jusqu'ici dans le budget américain.

Des grands États, si l'on passe à ceux d'un ordre secondaire, on remarquera deux faits inattendus. Le premier, c'est la création de ce bizarre empire haïtien, fondé par le général Soulouque, sous le nom de Faustin I^{er}; le second, c'est l'abdication volontaire et même obstinée de Rosas, l'intraitable dictateur de Buénos-Ayres. Ce dernier événement amènera peut-être la conclusion de ces affaires de la Plata qui ont si longtemps et avec si peu de fruit occupé les efforts de notre diplomatie.

neige, qu'il a rempli cette double tâche. Si les hommes de savoir ne lui doivent pas de nouvelles découvertes, bon nombre de jeunes cœurs le béniront de leur avoir insinué le bien en leur racontant de bonnes et simples choses; les familles devront à son livre quelques vertus.

Louis Lopraz a été surpris, avec son grand-père, dans un chalet du Jura, par une des bourrasques assez fréquentes sur la chaîne des montagnes qui longent les départements du Doubs, de l'Ain et du Jura. La neige, tombée avec une abondance extraordinaire, et chassée par un vent violent, avait couvert en peu de temps tout le pays, fait toutes les voies impraticables, et rendu impossible pour longtemps toute idée de retour dans la plaine. Le grand-père, éclairé par l'expérience, veut en donner à son petit-fils, veut occuper sa jeune imagination et lui rendre profitable la position que la nécessité leur a ménagée. Il lui fait écrire sur un journal leurs pensées à tous deux, leurs entretiens, leurs craintes, leurs espérances.

Tout ce que la piété a de plus confiant, le bon père l'inspire à son fils. « Sei-

SITUATION FINANCIÈRE DE L'EUROPE.

Ce grave sujet préoccupe tous les esprits. Rien, dans notre état présent de civilisation, n'affecte plus directement les destinées d'un pays que le bon ou le mauvais état de ses finances. Le délabrement du crédit public, la frayeur des capitaux se retirant du mouvement industriel, voilà pour un peuple de véritables catastrophes, auprès desquelles ne sont presque rien les plus violentes commotions politiques.

Ces dernières enfantent les autres, il est vrai. Si nous jetons sur l'Europe un regard attentif, nous verrons tous les grands Etats, sauf l'Angleterre peut-être et la Russie, succomber sous le fardeau d'une dette publique, accrue par les événements révolutionnaires de ces deux dernières années, et réduits, par la même cause, à l'impossibilité, non pas comme il faudrait, d'accroître leurs ressources financières, mais de les maintenir sur un pied à peu près égal à celui où elles existaient autrefois.

A cela quel remède trouver ! Le seul qui s'offre d'abord à l'esprit, c'est une réduction considérable dans les dépenses publiques ; mais sur quelles branches du service de l'Etat faire porter principalement cette réduction ?

Diminuerons-nous, comme on le propose, l'effectif de l'armée et de la marine ?

Mais, en réduisant notre force militaire à de moindres proportions, nous mettons en péril la tranquillité du dedans ; notre attitude au dehors perd de sa dignité et de son importance.

gneur, lui fait-il dire, dans le moment où l'enfant semble se décourager, vous êtes avec nous ; nous reposerons sans crainte à l'ombre de vos ailes.» Et le jeune secrétaire avoue qu'après cela il n'a jamais prié avec plus de confiance.

Une chèvre du nom de Blanchette fait partie essentielle du réduit ; de petits soins lui sont prodigués ; les deux captifs aiment lui prêter de la sensibilité ; ils se croient compris et rient avec bonheur d'un bêlement de Blanchette.

Le moindre bruit, l'accident le plus simple sont, pour le grand-père et pour l'enfant, des enseignements nouveaux, des occasions pour l'un, de donner une leçon, pour l'autre, de la mettre en pratique. La découverte d'une *Imitation de J.-C.*, oubliée depuis longtemps derrière une armoire, est un événement de bonheur inespéré. « C'est le meilleur de nos amis, s'écrient-ils, qui nous visite dans notre solitude ! Ils ajoutent : « On est heureux d'être affligé ; les affligés trouvent de la consolation. »

De petits travaux manuels devenus des nécessités, d'autres entrepris pour un peu plus d'aisances, des exercices de calculs de tête, la récitation de quelques

A quoi servira d'épargner cinquante millions sur le budget de l'armée, si, par cette suppression, le pays troublé de nouveau voit le crédit s'éteindre, le mouvement commercial s'arrêter, et l'étranger s'enfuir avec l'or qu'il venait jeter au milieu de notre luxe et de nos plaisirs.

On économisera cinquante millions sur le budget de l'armée, mais on en perdra le double peut-être sur le produit des douanes et des impôts indirects de toute nature.

Il faudrait que l'ordre pût se maintenir sans la présence et le concours de la force militaire; alors, tous les retranchements seraient aisés. L'opinion, venant en aide à l'autorité, celle-ci ferait tout à peu de frais; mais en sommes-nous arrivés à cette situation si désirable? Assurément non.

Tous les peuples sont tombés aujourd'hui sous le régime militaire; l'épée veille partout au salut de la société. Pour subvenir aux dépenses qu'entraîne un tel état de choses, il a fallu chercher des ressources suprêmes; de tous côtés, l'idée d'un impôt sur le revenu a semblé le plus prompt et le plus efficace des moyens à employer; l'Autriche, la Prusse, l'Espagne, l'Italie, la France, cherchent à asseoir l'avenir de leurs finances sur l'organisation de ce nouveau genre de taxe.

L'Angleterre, on le sait, en a déjà fait l'expérience. Il y a trois ou quatre ans, que, sous l'intelligente administration de sir Robert Peel, l'*income tax* fut établi de l'autre côté du détroit; on put alors, à l'aide des ressources qu'il produisit, apporter quelques soulagements à la détresse profonde où l'Irlande était plongée. L'*income tax*, en Angleterre, n'atteint que les revenus de tout genre, dont l'importance

faibles, partagent et varient les occupations de nos prisonniers. Rien n'est perdu, rien n'est indifférent pour l'un comme pour l'autre. C'est la théorie et la pratique réunies.

Les derniers moments du bon père arrivent; il y avait préparé, depuis plusieurs jours, son fils; ses dernières instructions éclairèrent et fortifièrent Louis, quand il se vit seul dans le monde. Pour rendre les derniers devoirs à son aïeul, il cherche dans sa mémoire tout ce qu'il sait de prières et de passages propres à cette cérémonie. Il ouvre l'*Imitation de J.-C.*, et en présence des dépouilles mortelles de celui qu'il a aimé et qui l'a façonné au bien, il lit le chapitre *De l'homme juste et pacifique* et celui *De la pureté du cœur et de la simplicité d'intention*. «Commencez, dit l'*Imitation*, par bien établir la paix en vous-même, et vous pourrez ensuite la procurer aux autres. L'homme pacifique rend au prochain plus de services que l'homme savant.»

C'était par une pensée semblable que nous commençons ce petit résumé. Arrêtons-nous là, en disant avec M. J. J. Forchat, à la fin de son *Introduction* :

annuelle n'excède pas 150 livres sterlings, c'est-à-dire environ 3,750 francs. Depuis qu'il est en exercice, *l'income tax* rend d'utiles services à *l'Exchequer* et n'excite pas de bien vives réclamations; mais, dans les autres pays que l'Angleterre, son établissement rencontrera de grands obstacles, à cause de la division infinie de la propriété nationale.

Si l'on exempte les petits propriétaires, leur grand nombre rendra le produit de l'impôt presque insignifiant; si on les soumet à la taxe, on irritera la presque totalité des populations agricoles, et on les disposera à un système de résistance dont les résultats pourraient être dangereux, en France particulièrement.

De l'autre côté du Rhin, la mesure s'organise. Le gouvernement prussien se prépare à frapper d'un impôt de 3 % tous les revenus annuels de quelque nature qu'ils soient, dont l'importance excédera 1,000 dollars. La population pauvre et laborieuse sera soumise à une taxe personnelle, c'est-à-dire à notre ancienne capitation; mais cette taxe sera graduée à raison du plus ou moins d'aisance qu'on supposera aux classes qu'elle devra atteindre.

Ainsi l'homme de labour payera deux sous par mois, et l'impôt montera, d'échelon en échelon, jusqu'au petit industriel en boutique, sur lequel on prélèvera 8 ou 10 francs aussi par mois.

L'Autriche sera plus favorable aux classes laborieuses dans l'application de la même mesure; tous les revenus qui ne dépasseront pas 300 florins seront exemptés de l'impôt; les terres et les maisons seront assujetties à une taxe variable de 2 à 6 %. Les produits de l'industrie et du commerce devront payer 5 %. Les traitements et

L'exemple de Louis Lopraz convaincra que l'enfant animé par la confiance en Dieu est capable d'efforts qu'on n'aurait pas attendus de son âge. L'école du malheur est souvent la plus utile à l'homme, et la bonté divine se révèle aussi clairement à notre égard dans nos afflictions que dans nos prospérités.»

UN ENTRETIEN EN DILIGENCE ET SES SUITES.

Deux jeunes garçons, Robert et Maurice, quittaient, il y a peu de temps, Lyon, leur ville natale, pour aller achever leurs études à Paris. Le précepteur, qui jusqu'alors avait pris soin de leur éducation, se décida sans peine à les accompagner jusqu'au terme de ce voyage.

Ah! ce ne fut pas sans avoir mouillé leurs adieux de bien des larmes que les deux amis purent quitter leurs parents, et que ceux-ci eurent la force de les laisser partir. Enfin, il fallut monter dans la diligence de Paris.

les salaires seront imposés d'après une échelle de gradation, depuis 1 % jusqu'à 10 %.

Dans l'Italie du midi et dans l'Italie centrale, on se préoccupe de la nécessité d'un tel système, et l'on travaille à l'adapter aux convenances spéciales de chaque population; l'Espagne est au moment de suivre cet exemple; enfin, la détresse financière en Europe suggère partout l'impérieuse pensée du même expédient.

Attachons nos yeux sur la France. Jamais la situation du trésor public n'y fut chargée de plus d'embarras, de périls pour mieux dire. Des rapports modérés affirment qu'au commencement de 1850, la dette flottante de l'Etat aura dépassé 900 millions. Cette masse d'engagements arriérés est un vaste absorbant de ressources et en même temps une cause fatale de discrédit; c'est le mal réel qui nous tue; il exige l'emploi des moyens les plus énergiques et les plus prompts.

Au nombre de ces moyens devraient être placés en première ligne ceux qui résulteraient d'économies faites par l'Etat sur le nombre de ses employés et sur le chiffre trop élevé de la grande partie des salaires. N'ôtons rien à la médiocrité, mais retranchons largement à l'opulence. Faisons entrer pour quelque chose, dans le revenu d'un emploi, la considération qui s'y attache et l'honneur qu'on trouve à le remplir. Des salaires passons aux capitaux et suivons-les avec un bon système de taxes, à travers toutes leurs évolutions et tous leurs déguisements au sein de l'activité sociale. — Ne négligeons pas les lois somptuaires; ces impôts mis sur la vanité au profit de la misère ont un côté moral excellent et ne peuvent soulever, d'ailleurs, de plaintes légitimes. — L'augmentation des droits d'enregistrement et de timbre, du port des lettres,

Quand ils s'y furent installés tant bien que mal, leur émotion, leurs yeux encore humides, attirèrent l'attention des autres voyageurs.

— Allons, jeune homme, dit en s'adressant plus particulièrement à Maurice, un vieillard sec et bilieux; allons, prenez courage. Est-ce donc la peine de pleurer pour quoi que ce soit? Qu'importe ce qui nous arrive? Dans un siècle d'ici, il n'en sera ni plus ni moins.

— Est-ce donc à dire, monsieur, répondit le précepteur, que nos actions, nos sentiments sont des choses indifférentes et que, soit que nous ayons fait le bien ou le mal, il n'en sera ni plus ni moins dans cent ans d'ici?

— Mais, interrompit un autre voyageur beaucoup plus jeune et assez prétentivement vêtu, j'espère que nous n'allons pas faire ici un cours de philosophie ou de morale? Ces deux nouveaux venus paraissent avoir quitté récemment des amis auxquels ils sont fort attachés. Eh bien, qu'ils se consolent! On perd d'anciennes connaissances, mais on en fait de nouvelles, et les nouvelles sont bien plus agréables que les autres; vous verrez.

quelques centimes extraordinaires ajoutés encore à certaines contributions directes, enfin cet impôt sur le revenu qui fait en ce moment le tour de l'Europe, et dont il est trop évident que la France ne peut se passer, voilà certes de grandes ressources; mais il en est une plus puissante, plus infaillible que toutes les autres, et cette ressource si précieuse est justement celle que nous obtiendrions le plus vite et à laquelle nous songeons le moins.

Où se trouve-t-elle? Sur le terrain de la conciliation des hommes de bien de tous les partis. Là est le moyen de rétablir, avec l'ordre et la paix, cette prospérité financière qui s'éteint chaque jour au milieu de nos discordes. N'ôtions à personne ses espérances et ses vœux, mais conjurons tous ceux qui portent un cœur français de songer, avant tout, au salut de la patrie. Ce salut ne peut se trouver que dans l'union de ses véritables enfants. Qu'ils s'entendent pour paralyser l'effort des factions turbulentes, pour assurer le calme à nos cités, pour donner à l'action des lois sa dignité et sa puissance! Alors l'armée sera réduite de moitié; l'industrie et le commerce apporteront de riches, de joyeux tributs aux coffres de l'Etat, et l'opulence des autres nations viendra se répandre au sein de la nôtre. Et tous ces biens, ils sont contenus dans ce seul mot que nous répéterons souvent à ceux qui nous lisent : **CONCILIATION.**

PARIS ET LYON.

De tous côtés s'élèvent en France des voix qui réclament la décentralisation administrative. Le joug de Paris pèse durement sur les provinces, surtout depuis nos dernières révolutions. On met en doute le droit que s'arroe cette grande Cité de disposer, comme il lui plaît, des destinées

—Monsieur, dit sèchement le précepteur, vous penseriez et vous parleriez autrement, si vous aviez vécu dans le monde plus longtemps.

—Peut-être y ai-je plus vécu que vous, quoique j'y sois depuis bien moins d'années, répliqua le jeune voyageur, évidemment très mortifié.

—Très bien, monsieur, si vous avez du monde une véritable expérience, il vous reste peu de chose à faire : il ne s'agit que d'en profiter.

—Laissons cela, reprit le vieillard morose. Que signifient toutes ces disputes? Est-il besoin de savoir qui de vous deux a tort ou raison. Dans cent ans d'ici, il n'en sera ni plus ni moins.

—Encore, s'écria le précepteur! Quoi, monsieur, vous osez soutenir une aussi fausse et aussi coupable opinion. Et c'est devant ces deux jeunes gens, mes élèves, que vous parlez ainsi. Sachez, comme eux, que dans cent ans d'ici, le bien ou le mal qu'ils auront fait en ce monde leur aura mérité dans l'autre une récompense ou un châtement.

—Précisément, dit le jeune voyageur, d'un air dédaigneux, voilà bien sur quoi je comptais.

de la nation entière ; cette question nous semble pleine d'un vif intérêt ; essayons de l'élever au-dessus des préventions qui l'obscurcissent et de la réduire à des termes simples et vrais.

Remontons le cours de notre histoire. Louis XI avait fait beaucoup pour donner aux provinces si diverses dont se composait la France une sorte d'homogénéité ; mais il était réservé à la sagesse de Sully, au génie de Richelieu et à la puissance de volonté qui brillait dans Louis XIV, de réunir ces populations différentes d'origine, de mœurs et de langage en une même et forte nation. A cette œuvre immense, il convient d'avouer que l'influence de Paris a concouru merveilleusement. Dans son enceinte chaque jour agrandie, les Bretons, les Bourguignons, les fils de la Gascogne, se rencontraient à la fin comme des compatriotes ; une langue et des mœurs communes fondaient peu à peu chez nous une véritable nationalité.

La splendeur de Paris, ses richesses monumentales, les sources d'instruction et de savoir qui en découlaient sur le reste du pays et sur l'Europe, l'urbanité de ses habitants et cette réputation d'esprit qu'ils s'étaient faite, justifiaient d'ailleurs la suprématie que s'attribuait cette belle cité. Les provinces ne la lui contestaient pas. On trouvait bon qu'elle restât toujours le siège de l'autorité souveraine. En un mot, jusque vers la fin du dernier siècle, Paris résumait, pour ainsi dire, toute la France ; elle en était la pensée et le cœur ; elle en exprimait vivement la physionomie.

Cette situation changea tout-à-coup sous la première République. Dès que la démocratie eut saisi le pouvoir, le prestige de Paris disparut ; son ascendant sur les provinces fut qualifié d'odieux et de tyrannique. La

— Et puissiez-vous y compter toujours, répliqua le précepteur.

— Mais si je n'y comptais pas ?

— Alors, interrompit le vieillard, il n'en serait ni plus ni moins dans cent ans d'ici.

— Voyons, reprit le précepteur dont le sang-froid était revenu, quand vous professez une telle façon de penser, il est probable que vous la fondez sur quelque chose. Que savez-vous de l'autre monde et de ce qui peut s'y passer ? Rien, n'est-ce pas, absolument rien ? Ainsi, votre affirmation porte sur ce que vous ignorez tout-à-fait. N'est-ce pas, vous en conviendrez, une singulière façon d'entendre la logique ?

— Etes-vous donc plus avancé que moi là-dessus ? répondit le vieillard d'un ton sec et d'un air un peu troublé.

— Certainement. Je fonde l'opinion contraire à la vôtre sur un enchaînement de vérités *naturelles*, que je vais tout-à-l'heure vous contraindre à reconnaître, quoi que vous puissiez faire pour leur échapper. Et dites-moi d'abord,

royauté avait péri ; l'illustration et l'éclat qui s'attachaient à ce principe ne pouvaient être transférés à une localité, à une simple résidence. De plus, on voyait s'affaiblir le trait distinctif de la supériorité de Paris ; ses habitants n'avaient plus le privilège d'être au premier rang des hommes spirituels et intelligents de la France. — Les temps étaient changés. — Il ne restait que peu de place pour les qualités brillantes ; les dons énergiques de la pensée et du caractère envahirent tout-à-coup la scène politique. L'ambition, au lieu de l'esprit, appela l'éloquence à son secours. Et, dans cette transformation, il faut dire que l'avantage ne demeura pas aux Parisiens. Les grandes notabilités de tribune sortirent presque toutes de nos provinces ; ainsi, entre tant d'autres, se firent remarquer les Girondins. Qu'opposer, d'ailleurs, à cette inévitable réflexion, que, dans un pays où la majorité des individus devient souveraine, aucune attribution distinctive ne peut plus être conservée à une ville, quelle qu'elle soit ?

La multitude inquiète et turbulente qui fermente dans les faubourgs et dans les rues de Paris, comprit ce péril et voulut le conjurer par la violence. Aux derniers vestiges des formes représentatives et légales, elle substitua une autorité de sa façon, c'est-à-dire le pouvoir révolutionnaire. Rien n'est plus éminemment parisien que cette forme de *gouvernement*. On crut avoir frappé de stupeur les provinces, mais celles-ci résistèrent courageusement et mirent, à leur égard, Paris en état de déchéance.

Lyon, dans la pensée générale, dut alors remplacer Paris. Le courage et la noblesse de cœur qui distinguent ses industriels enfants, l'étendue de son territoire, l'heureuse position qu'elle occupe et l'importance

qui a fait, selon vous, l'univers et cette foule innombrable de merveilles dont il est rempli ?

— Ma foi, je ne sais. Le hasard peut-être.

— Je vous accorderai, quoique cela soit bien fort, que le hasard, cause aveugle et dépourvue de volonté, ait produit cet assemblage de choses si parfaitement d'accord et agencées entre elles. Certes, voilà une large concession. Mais avouez que, si le hasard peut produire, il ne saurait conserver. Comment expliquerez-vous que ces œuvres du hasard, liées entre elles par des rapports si nombreux, si délicats, si compliqués, fonctionnent depuis tant de siècles avec une telle régularité, qu'aucun de ces ressorts ne se soit brisé, qu'aucun de ces rapports ne se soit rompu, qu'aucune des lois d'harmonie, d'ordre et d'équilibre auquel le mouvement du monde est soumis n'ait encore éprouvé aucune sorte d'altération.

— Qu'à cela ne tiennne. Supposons que le hasard soit intelligent.

— Vous jouez sur les mots. Pourquoi ne pas reconnaître tout simplement une

stratégique qu'on ne peut lui refuser, désignaient cette ville comme le siège naturel de la résistance organisée par les départements contre l'oppression sanguinaire de Paris.

On sait que, dans cette lutte héroïque, Lyon déploya une vaillance, un dévouement et une résignation qui honoreront à jamais son histoire.

Mais Paris conservait l'appui de l'armée et des masses populaires, surexcitées par les farouches gouvernants de cette époque. Il fallut, à la fin, que Lyon succombât. Les départements voisins ne lui prêtèrent pas l'appui qu'on avait droit d'en espérer. Le mal qui nous ruine en ce moment, la division des esprits et le défaut d'ensemble dans les mesures, empêchèrent les secours attendus d'arriver à Lyon. Toute la France tressaillit d'effroi, quand elle entendit la chute de cette noble et valeureuse Cité. — Avec elles s'écroulaient les derniers débris de la fortune et des libertés du pays.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, de semblables circonstances devaient se renouveler, il est bien probable que la généralité des départements jetterait les yeux sur Lyon, pour en faire, contre Paris, la capitale de l'ordre, de la légalité, et d'une administration régulière. Les habitudes morales ont à Lyon un empire que la masse des Parisiens ne subit qu'avec contrainte. Il est cruel pour une nation de ne s'endormir, si l'on nous permet de parler ainsi, qu'avec la crainte d'être réveillée en sursaut par quelque nouveau bouleversement politique. Plaçons l'action dirigeante où elle peut avoir des garanties. Ce n'est guère dans l'effervescente agitation, qui est habituelle aux Parisiens, qu'on peut s'attendre à les rencontrer.

Néanmoins, la force d'un pays réclame la centralisation politique. On comprend qu'il ne s'agit pas d'en déposséder la principale ville de France.

intelligence au lieu d'un hasard intelligent. Le plus renommé de vos maîtres n'a-t-il pas dit :

« Ce monde est une horloge et je ne puis songer

« Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger. »

— Voltaire, n'est-ce pas ? Ah ! Voltaire lui-même s'est trompé souvent.

— C'est bien mon avis, et par charité je veux croire qu'il ne l'a pas fait exprès.

— Je vous accorde, car je ne saurais faire autrement, que cet univers dont nous faisons partie est l'œuvre d'un être suprême et intelligent. Mais qu'importe si cet être voit avec indifférence le sort de ses créatures ? Qu'importe que pour nous il existe, si pour lui nous n'existons pas.

— Très bien, nous avançons. N'êtes-vous pas d'accord avec moi sur ce point, que l'Être intelligent ou, selon vous, la puissance imaginaire appelée Nature, ne fait jamais rien d'inutile ? Ne reconnaissez-vous pas que tous nos instincts, toutes nos impulsions, toutes nos tendances de cœur et d'esprit ont, de même que nos facultés physiques, un but ou un objet nécessaire ?

Mais l'administration départementale peut suppléer à tout. Si Paris s'abandonnait encore aux excès qui naguère ont couvert le sol français de tant de sang et de tant de ruines ; les hommes d'expérience et de sagesse , dont se composent les conseils généraux , pourraient devenir , pour la société en péril , des guides éclairés , et leur réunion sur un même point deviendrait une autorité nationale imposante. C'est en ce sens que Lyon deviendrait , sans doute , le Paris nouveau , le Paris régénéré , le Paris de la France véritable qui veut la paix , le règne des lois et le bien-être de tous par le concours loyal de tous.

DU SORT DES PAUVRES EN FRANCE.

Nos hommes d'Etat s'occupent de théories gouvernementales , financières , administratives ; ils organisent et arrangent de leur mieux ce qu'on pourrait appeler la surface du pays ; mais ils n'en sondent pas les menaçantes profondeurs. Ainsi , le paysan Sicilien plante ses vignes sur le cratère d'un volcan ; la petite couche extérieure où poussera la récolte absorbe ses soins ; il oublie que la lave dévorante est dessous , toujours prête à faire explosion.

La société française est ce volcan. A son cratère , placez des institutions , faites des lois , créez des semblants d'ordre et de prospérité publique , la fournaise bouillonnante qui est au-dessous , c'est-à-dire la multitude affamée et souffrante , éclatera quelque jour comme le jet immense du foyer volcanique , et , dans ses torrents de flamme et de cendres , emportera tous ces frères monuments de votre prétendue organisation sociale.

Voyons , en effet , si , depuis que ce terrible danger existe , des efforts

— Je l'avoue , mais qu'allez-vous en conclure ?

— J'établirai que le plus puissant , le plus universel de ces instincts naturels nous fait croire à ces trois choses : l'existence de Dieu , l'immortalité de l'âme , et un état de punition ou de récompense dans la vie future. Parcourez l'univers entier et sous des formes parfois bien bizarres et bien grossières , j'en conviens , vous retrouverez toujours le même sentiment gravé au fond de la conscience humaine. L'instinct de la conservation , ou l'amour de soi , l'amour maternel lui-même , si tendre , si dévoué ne viennent , dans l'ordre des tendances universelles , qu'après le sentiment religieux tel que je viens de le définir.

— Comment ! après l'amour de soi-même , après l'amour même de la mère pour ses enfants ?

— Sans aucun doute ! Voyez donc combien d'hommes méprisent la vie ou même la haïssent au point de se l'ôter. Comptez donc toutes les mères qui abandonnent ou détestent leurs enfants. Chez certains peuples c'étaient même là des coutumes. Et pourtant vous ne niez pas que ces deux instincts ne fassent partie de notre

sérieux ont été faits pour le conjurer. A peine en a-t-il été question, en passant; on a traité cela comme autre chose, c'est-à-dire, comme un sujet propre à entretenir cette manie de controverse et de discussion qui est particulière aux Français de toutes les classes. Nous excellons à réfuter, mais nous ne savons pas conclure. Dans toutes nos affaires, nous nous agitions beaucoup, mais nous n'avancions pas. Ainsi, la question des pauvres étant posée, voici parmi les hommes graves autant d'avis que de personnes; c'est même peu dire, car chacune de ces personnes peut avoir, en quelques instants, deux ou trois avis différents. M. Molé, par exemple, dira : Laissez le pauvre aux soins délicats et incessants de la bienfaisance publique; vous paralysez la charité, si vous la réduisez en système. Un économiste montagnard s'écriera : La bienfaisance publique n'est qu'un arbitraire déguisé; le seul remède qu'on puisse appliquer à ce mal gangreneux, c'est le fer tranchant du socialisme.

Croyez-moi, répondra M. Thiers, les deux moyens sont mauvais; relevez le crédit public; mettez de l'ordre dans vos finances; ayez un budget constamment en équilibre, et, sans vous en apercevoir, vous ferez face à tout.

J'admets, ajoutera un autre interlocuteur, que la question est grave, mais on ne peut la résoudre tout-à-coup. Prenons du temps; améliorons peu à peu la condition des pauvres; marchons avec lenteur; arrivons au but moins vite et plus sûrement.

Un cinquième fera remarquer qu'il vaut mieux donner des encouragements au travail que des secours à l'indigence; le travail, qui manque d'aliment, est capable d'excès dangereux; l'indigence, au contraire, meurt sans se plaindre et sans inquiéter le bonheur d'autrui, opinion comme

nature. Il faut donc que le sentiment ou, si vous voulez, l'instinct religieux en fasse partie aussi, puisqu'il est encore plus universel et plus puissant que les autres.

Or, pourquoi cet instinct si fort, si universel nous aurait-il été donné, s'il n'avait pas un objet, s'il ne devait pas répondre à une fin, comme tous les autres. Rien d'inutile n'a été fait par la suprême sagesse, tout-à-l'heure vous en conveniez. Est-il possible de supposer qu'elle dérogerait précisément à la plus immuable de ses lois dans le point où les destinées de l'homme, sa créature favorite, se trouveraient le plus fortement intéressées?

— Ainsi, vous démontrez l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une vie future par l'universalité du sentiment que l'intelligence souveraine en a mis dans le cœur de l'homme.

— Oui, je me borne à cela pour le moment. C'est sur votre terrain, celui du rationalisme, d'après l'expression à la mode aujourd'hui, que je vous livre un combat loyal. Je prends mes armes chez vous et non chez moi. Ah! la partie est assez belle pour que je me montre généreux.

on voit pleine d'humanité. Est-ce tout? Non : vous trouverez des penseurs, soi disant profonds, qui, pour apaiser la multitude en détresse, jugeront suffisant de lui octroyer tant qu'elle en voudra des libertés et des droits politiques.

On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer toutes les opinions contradictoires qui se sont fait jour sur cette question. Quant à la résoudre dans un sens ou dans l'autre, personne n'y est encore parvenu.

C'est que, peut-être, on s'attache trop aux symptômes du mal, au lieu d'en rechercher soigneusement le principe.

Suivant nous, ce principe, c'est l'accumulation trop considérable des hommes d'industrie et de travail sur un même point. On s'est accoutumé, en France, au mépris fatal de la vie et des occupations rurales; tout ce qu'il y a chez nous de jeune, d'actif, va chercher fortune au sein de nos grandes cités, de Paris surtout. Là, un spectacle irritant frappe les yeux de ces nouveaux-venus; autour d'eux, des plaisirs, du luxe, de l'abondance, et en eux le sentiment amer d'une continuelle privation. Faut-il s'étonner s'ils prêtent facilement leurs bras à la destruction d'un ordre social, où ils trouvent une position si dure et si étroite.

Les faubourgs de Paris, habités par les populations ouvrières, ont fait toutes nos révolutions : la grande, la terrible, celle de 92 n'a pas eu d'autre cause. L'Empire fut exempt de crise intérieure, parce que Napoléon saignait tous les ans la France avec son épée; qu'il allait répandre sur les champs de bataille le meilleur de ce qui coulait dans les veines du pays et n'y laissait guères que ce qui était vieux et

— Attendez ! Vous dites et avec une grande apparence de raison que ce qui est universel doit être vrai. Mais l'erreur aussi peut être universelle. N'a-t-on pas cru longtemps et partout que le soleil tournait autour de la terre ? Cependant le contraire était la vérité.

— Je vous remercie de l'objection. Elle va me fournir le plus irrésistible de mes arguments.

Dans l'ordre physique ou naturel des choses, l'erreur, n'est-ce pas, ne provient que du manque de savoir ?

— Personne, j'imagine, ne vous contredira sur ce point.

— Il faut donc que l'homme ignore et puisse se tromper. C'est là le plus glorieux privilège de sa nature.

— Vous m'étonnez, monsieur, l'erreur, un privilège glorieux !

— Dans l'ordre physique et naturel, s'entend. Il faut bien que le défaut de savoir existe, pour que la perfectibilité existe aussi.

Oui, monsieur, l'homme est perfectible; il a donc sans cesse à apprendre, sans

point, on est frappé de surprise. Notre projet a donc pour objet les quatre résultats importants que voici :

Appliquer une notable portion des forces du travail, en France, au développement de sa richesse territoriale ;

Moraliser la population laborieuse en la détournant du séjour dangereux des villes pour l'enchaîner par le bien-être aux champs que son industrie viendra féconder ;

Rendre à nos grandes villes la tranquillité qui y fera refleurir le commerce et y retiendra les riches étrangers ;

De cette manière raffermir le crédit ébranlé de l'Etat, rassurer les grandes entreprises, leur donner de l'avenir et relever, aux yeux de l'Europe, le front humilié de cette France autrefois la grande nation.

Voilà notre pensée ; nous ne pouvons dire encore notre plan, car le plan doit renfermer les moyens et le mode d'exécution. — Ces deux points, d'un si grand intérêt seront traités dans notre numéro prochain.



HYGIÈNE ET MÉDECINE DOMESTIQUE.

De la puissance de la médecine et des causes qui s'opposent à l'extension de ses bienfaits.

L'hygiène est la science qui enseigne l'art de vivre aux individus comme aux sociétés. C'est cette branche de la médecine qui apprend aux individus les moyens de conserver la santé et de se garantir des maladies ; c'est l'art de se défendre de l'atteinte des maux phy-

ne veut dire autre chose qu'immortalité. Et alors douterez-vous que, si pour nous Dieu existe, nous n'existions en même temps pour lui.

— Il est vrai que la perfectibilité de l'homme doit répondre à une autre fin que celle qu'elle peut atteindre en ce monde. Car ici-bas elle ne sert pas à nous rendre heureux.

— Matériellement non ! Mais, quand l'infortune et la douleur s'efforcent de courber votre front vers la terre, levez les yeux vers ce séjour où Dieu imprime à toutes choses le cachet de son immutabilité.

— L'homme est immortel, puisqu'il est perfectible et que, pour son bonheur ici-bas, la perfectibilité ne lui sert à rien ; n'est-ce pas là votre raisonnement ? Je n'en conteste pas la force. Mais les formes de la religion !

— Elles règlent le culte, c'est-à-dire les rapports d'hommage et d'adoration que Dieu permet à l'homme d'entretenir avec lui. Mais je devine où vous voulez arriver. Eh bien ! je vous aborderai sur ce terrain même, avec un de vos amis d'autrefois ; permettez-moi de me servir dès-à-présent de cette expression d'au-

siques, c'est, en un mot, la religion du corps. Nous ne dirons point avec un écrivain célèbre : La seule partie utile de la médecine est l'hygiène, encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. Mais nous répéterons que la médecine ne peut exister sans l'hygiène ; ce ne sont point deux sciences distinctes, mais seulement deux modes de la même surveillance, deux actes de la même providence. Sans le concours de l'hygiène, la médecine ne peut rien fonder de durable.

L'hygiène a une action permanente ; la médecine n'agit que temporairement. L'une verse sur l'individu comme sur la société, une plus grande somme de vie et de santé ; l'autre répare les ravages qui sont le fruit d'un accident. Eh bien ! qui le croirait, cette science qui ne répand que des bienfaits, cette science qui devrait être la compagne habituelle de l'homme, pendant sa course sur cette terre, voit ses préceptes totalement méconnus ! Riche de données certaines, d'acquisitions précieuses, empruntées à toutes les autres sciences, elle n'exerce que peu d'influence sur nos destinées ; nous l'interrogeons peu ou nous l'interrogeons mal. Elle se trouve semblable à un fleuve qui traverse des domaines arides, mais auquel les riverains ne songent point à emprunter des conditions de fertilité. Et l'on se plaint habituellement dans le monde, de l'insuffisance de l'art médical dans les affections de long cours, les maladies chroniques ! La médecine, repète-t-on, est *table rase* ; elle est impuissante contre la plupart des désorganisations de nos tissus ! Mais vous ne savez donc pas que l'hygiène se rend compte, presque toujours, du fait initial qui a présidé au développement de la maladie incurable, depuis l'hydropisie du buveur jusqu'à l'affection squirrheuse qui entraîne la mort de la femme du monde. L'hygiène pourrait donc

trefois. Je veux dire Rousseau. Ecoutez-le, parlant de l'Evangile. « Les faits » d'Alexandre et de César, dont personne ne doute, sont bien moins attestés » que ceux qui se rapportent à Jésus-Christ. L'Evangile, mon ami ! ah ! ce » n'est pas ainsi qu'on imagine. Si ce livre était l'ouvrage d'un homme, » l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ! »

Vous voyez que je ne suis pas un raisonneur bien rigoureux. Je vous ai cité en commençant Voltaire et je finis par Rousseau. Allons, un peu de volonté et de force. Le premier pas qu'on fait vers le bien est promptement suivi de beaucoup d'autres. Il en est ainsi de ceux qu'on fait dans le mal. Hélas ! quel souvenir déchirant ces derniers mots viennent de me rappeler.

Le pauvre précepteur, en parlant de la sorte, semblait être livré à une profonde douleur. Tout le monde, en ressentant sa peine, éprouvait une vive curiosité d'en connaître le motif. Le précepteur s'en aperçut et reprit la parole ainsi :

Pourquoi ne raconterais-je pas cette tragique et lamentable histoire ? Vous parliez tout-à-l'heure des passions, monsieur, continua-t-il en s'adressant au

enrayer l'évolution de cette maladie incurable : c'est un pouvoir qu'on ne saurait plus lui contester. Ses enseignements utiles et ses menaces même ne font point défaut à l'homme, arrivé au point de décadence de la vie, alors que son cerveau fatigué traduit son malaise par quelques symptômes fugaces, mais décisifs aux yeux du médecin. On se rit de ces prévisions, on n'apporte aucun changement à ses habitudes, et le ramollissement cérébral ou l'apoplexie éclatent brusquement, *tempus non est ampliùs*. A l'âge de quarante ans, l'homme du monde éprouve quelques dérangements dans ses facultés digestives, il ne veut pas imposer le plus léger sacrifice à sa gastrolâtrie; il surmène, par des repas copieux et répétés, l'énergie vitale de son estomac; le régime l'aurait sauvé, et il succombe plus tard à un cancer du pylore, à des obstructions ou des tumeurs marronnées du foie. Ces faits sont de l'histoire médicale journalière, et ce n'est pas un des points de vue de l'humanité les moins tristes à contempler, que de voir des hommes doués d'une haute raison dans les actes habituels de la vie, se conduire, par rapport à leur santé, comme des enfants ou des insensés. On se refuse de reconnaître qu'il est, dans l'existence humaine, des étapes, des époques de transition où des soins particuliers sont réclamés; la solidarité de divers âges entre eux, fait des plus saillants dans notre dynamisme, est considérée comme une utopie. On se refuse également à reconnaître l'influence réciproque du physique et du moral; ou du moins on agit comme si on la méconnaissait. On ne sait pas assez qu'une idée tue souvent le corps; qu'une pensée mauvaise expose l'organisme à ces grandes perturbations dans les fonctions et les phénomènes de la vie. « Sait-on, dit notre éloquent Vicq-d'Azyr,

vieillard; eh bien! vous allez voir un exemple des terribles conséquences qu'elles peuvent entraîner.

Je déguiserai les noms véritables. Les tristes héros de ce drame sont encore vivants, quelques-uns, c'est-à-dire. A présent, je commence mon récit.

Le précepteur allait prendre la parole, en effet, et chacun des voyageurs lui prêtait une oreille attentive, quand on s'aperçut que les chevaux qui descendaient alors une colline, emportaient la diligence avec une extrême rapidité. En vain, le postillon voulut les retenir sur le milieu de la route; ils se jetèrent dans le fossé qui la bordait, et la voiture fut renversée au milieu de l'effroi général et des cris lamentables que poussaient quelques-uns des voyageurs.

Quand on put se reconnaître et que tout le monde eut été tiré de la désastreuse diligence, le mal parut moins grave qu'on ne l'avait d'abord supposé. Ni Robert, ni Maurice, ni le précepteur n'avaient reçu de blessure. Mais le sceptique vieillard, dont les premières observations avaient scandalisé nos amis, se plai-

ce que peuvent sur nos organes les douces affections de l'âme et les battements d'un cœur satisfait? »

Le monde est plus responsable des revers de l'art médical que le médecin lui-même. Ces tristes et déplorables conséquences, comme on l'a dit ailleurs (1), tiennent moins à l'insuffisance de la médecine qu'à la manière précaire et en quelque sorte fugitive avec laquelle elle est exercée. Pour extirper du sein de la famille un germe invétéré d'affections constitutionnelles, pour régénérer son sang et ses humeurs, pour les retremper dans la force, ce n'est point l'œuvre du jour qu'il faut entreprendre, ce n'est point l'assistance d'un moment qu'il faut invoquer. Il faut se placer sous la surveillance directe et constante de l'hygiène, se façonner à ses préceptes; il faut qu'elle entre d'une manière intime et non plus accessoire dans le plan général de l'éducation. Mais ceci suppose un changement dans les relations du public avec le médecin. Ces dernières, il faut le dire en toute humilité, ne sont point assez dignes ni assez fructueuses; elles ne sont point assez en rapport avec la considération personnelle de l'un et les avantages de l'autre. Le médecin ne fait que de trop courtes apparitions dans l'intérieur de la famille, qui se hâte de répudier ses soins et ses conseils aussitôt que l'accident du moment est conjuré. Les pères et mères de famille croient avoir beaucoup fait, après avoir payé quelques instants d'entretien à une célébrité médicale froide et préoccupée. C'est le cas de dire, comme disait déjà le satyrique Romain :

(1) Voy. *l'Hygiène des familles*, etc. 2 vol. Paris et Lyon, chez A. BRUN, petite rue Mercière, 7.

gnait, en sanglottant beaucoup, d'une cruelle douleur qu'il ressentait à l'épaule.

Elle était effectivement brisée, et le pauvre homme, loin de tout secours, se désolait comme un enfant et versait des larmes abondantes.

Robert plus rancunier que son jeune ami, et voyant cette faiblesse de leur vieux compagnon de voyage, ne put s'empêcher de lui dire malicieusement : Eh bien ! pourquoi pleurez-vous ? A quoi sert-il ici-bas de s'affliger de quelque chose ? Vous avez le bras cassé, à la bonne heure ; mais, comme vous nous le disiez tantôt vous-même, il n'en sera ni plus ni moins dans cent ans d'ici.

— Ce n'est point votre cœur qui parle de la sorte, s'écria Maurice, en s'adressant à Robert avec sévérité. Secourons plutôt cet infortuné et voyons s'il ne serait pas possible de le transporter dans quelque habitation du voisinage. »

Après avoir jeté les yeux de toute part, on aperçut non loin du lieu de l'accident deux ou trois maisons fort propres où le vieillard devrait trouver sans doute l'hospitalité et les premiers soins que réclamait son état. Avec les coussins de la voiture, le précepteur et Robert soutinrent d'un côté le bras du malade,

Qu'on prévienne la maladie, sera-t-il besoin de promettre des monts d'or au médecin Craterus?

Venienti occurrite morbo,
Et quid opus Cratero magnos promittere montes!

(Perse, sat. III.)

En médecine, comme pour tout le reste, il faut faire ce triste aveu, la foi s'est évanouie; le monde, à son grand préjudice, contemple d'un air railleur, comme un arcane suranné, ce beau monument de la science hippocratique auquel, à tous les âges, les grands médecins ont ajouté une pierre. Sceptique, en ce qui concerne les vraies *méthodes thérapeutiques*, il court au remède; il dédaigne les procédés longs mais fructueux, et il recherche l'orviétan de quelque nom qu'il se pare. Le savoir, les lumières ne sont pas toujours des préservatifs surs pour garantir des prestiges ou des écarts de l'imagination, ni des atteintes des empiriques et des charlatans. Mais les sectateurs de ces derniers vengent le véritable art de guérir par le peu de soulagement qu'ils obtiennent et l'inquiétude où les jette la recherche de l'inconnu; c'est à eux que s'appliquent ces paroles sévères de Rousseau : « Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère; plus on la veut fuir, plus on la sent, et l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant. »

Est-il quelque chose de mieux avéré que l'hérédité morbide? L'hygiène ne fournit-elle point sur ce fait les données les plus certaines? Ne les accompagne-t-elle point de la plus sombre peinture de la filiation des

tandis que Maurice le guidait de l'autre côté, en lui prodiguant les attentions les plus affectueuses et toutes les marques d'un véritable intérêt.

« Jeune homme, lui dit le vieillard, promettez-moi de me rendre visite à Paris, avec votre digne précepteur. Voici mon adresse et mon nom. »

Maurice se hâta de promettre. On arrivait à la porte d'une maison d'assez belle apparence. Les bonnes gens qui l'habitaient firent mettre au lit le malade, et l'on envoya chercher l'Esculape le plus voisin.

Tandis que ceci se passait, on avait relevé la diligence, et les voyageurs se disposaient à y remonter. Le précepteur et ses deux élèves remarquèrent l'air d'abattement et la pâleur extrême du jeune homme, esprit fort, qui s'était mêlé, avec un ton d'ironie si marqué, au commencement de la conversation dans la diligence.

« Je l'ai échappé belle, s'écria-t-il enfin ! Il pouvait m'en arriver autant qu'à l'autre; une jambe, un bras cassé, peut-être pis encore. Ma foi, je m'en tire assez bien. Voilà pourtant mon habit déchiré et mon linge fort en désordre.

maladies entre elles ? Eh bien ! cela arrête-t-il le moins du monde cet ignoble esprit de négoce et de cupidité sordide, qui, de par l'autorité paternelle, préside presque toujours aux mariages des jeunes filles riches ? Ne voit-on pas, tous les jours, ces pauvres créatures ainsi mariées sans amour, sans désirs, sans foi dans l'homme qu'elles épousent, sans respect pour un lien qu'aucune sympathie ne resserre, être forcées de choisir entre une vie morne, froide, ou l'entraînement de passions coupables ! !

Les familles ne se constituent-elles pas, de nos jours, comme des pépinières d'affections chroniques, des scrofules, du rachitisme, de la phthisie, de l'aliénation mentale ! Les vérités les plus tristement expérimentales ne sont mises à aucun profit. Les alliances consanguines se commettent toujours ; si l'or ne manque pas, qu'importe la stérilité ou l'épilepsie !

C'est donc surtout dans le mariage, cet instrument si puissant pour asseoir la vitalité des familles, que la violation des lois de l'hygiène est pleine de dangers. C'est l'une des grandes sources des maux qui accablent la génération actuelle. Si un chancre affreux, si une vie abominable, ouvrant une guerre déclarée à la Providence, et rendant le libertinage *nécessaire*, s'est attaché au cœur de notre société, c'est que l'hygiène, auxiliaire puissante de la religion et de la morale, est totalement absente du foyer domestique. On ne saurait être trop convaincu de l'alliance de ces trois choses pour la validité physique de l'espèce humaine. Ces réflexions d'un philosophe ne sont-elles pas pleines de justesse ?

» Veut-on planter un arbre, on choisit le temps, la saison ; on ouvre

C'est désolant. A propos, dit-il, en s'adressant au précepteur, qu'est devenu notre vieux compagnon de route ? Est-il étendu encore sur le bord du fossé ? Pauvre diable ! je le plains beaucoup. Allons, encore un malheur ! le verre de ma montre est cassé. Certes, c'est une périlleuse chose que les voyages.

— Monsieur, dit modestement Maurice, la personne à laquelle vous vous intéressez reçoit en ce moment les soins nécessaires. Elle est entourée de personnes charitables qui ne la laisseront manquer de rien. »

Puis la conversation tomba, et les voyageurs échangèrent à peine quelques mots durant le trajet qu'ils avaient encore à faire pour arriver à Paris.

Laissons le précepteur et ses élèves s'y installer. Ensuite nous accompagnerons Maurice et le précepteur dans leur première visite au vieillard. Ce dernier, dont la guérison s'avancait, les reçut avec de grandes marques de joie. Il les remercia de nouveau du zèle qu'ils avaient mis à le soulager. Maurice surtout avait gagné toute son affection. A la richesse de l'appartement qu'habitait ce vieillard, obstiné célibataire, on pouvait deviner qu'il disposait d'une grande for-

la terre, ou la prépare; il y a des soins que l'on prend. Quelle est la fleur qui n'en exige pas? Il n'y a que l'homme qu'on produise sans préparation. On ne regarde ni à sa santé ni à celle de la mère; on a l'estomac chargé d'aliments, la tête échauffée de vin; on est épuisé de fatigue; on est embarrassé d'affaires, abattu de chagrins. » Il faut pourtant convenir que, ou la société doit revenir forcément au respect des lois de la nature promulguées par l'hygiène, ou qu'elle est destinée à périr: il n'y a pas d'alternative. Qu'on s'étonne, après cela, des tentatives d'un socialisme révolutionnaire!

Enfin l'hygiène ne borne pas ses soins à l'homme isolé, à l'homme considéré comme individu; plus vaste en ses attributions, elle étend sa sollicitude à la société tout entière. Elle prend alors le nom d'*hygiène publique* ou *politique* et devient une véritable science sociale. Il serait long d'énumérer tous les bienfaits qu'elle a déjà répandus sur le monde: Ce n'est point sa faute si ce dernier ne marche pas mieux. Sans se commettre dans le vague des théories humanitaires, elle prend fait et cause pour le pauvre et le deshérité. Elle parle au nom de la science de la vie et n'en est pas mieux écoutée pour cela. Depuis longtemps elle dit hautement que la cause dominante de la situation malheureuse des classes inférieures, est dans un système d'impositions générales et locales, et dans les monopoles, qui font que tout ce qui vit de salaires ne peut atteindre à ce qui donne la santé et le bien-être: un logement sain et commode, des vêtements chauds et propres, un vin naturel et généreux, une nourriture substantielle, un chauffage économique; ce sont là les objets que la fiscalité a mis en dehors de la portée de la classe des travailleurs. Dans son application, la loi de l'impôt, cela est pénible à

tune. Le précepteur avait remarqué la magnificence d'une galerie pleine de tableaux des plus grands maîtres et d'une bibliothèque où le nombre le disputait au choix et à la rareté des ouvrages. Tous ces livres assurément n'avaient pas obtenu l'approbation du précepteur. L'école encyclopédique, c'est-à-dire la philosophie matérialiste du dernier siècle, brillait là de tout son éclat funeste; les prédicateurs du néant, si une pareille expression peut être permise, les Helvétius, les Diderot, les d'Holback, les Dargens, étalaient sur les tablettes de la bibliothèque du vieillard leurs perverses compositions. « C'est là, se disait intérieurement le précepteur, qu'il a puisé les germes de son opiniâtre incrédulité. Puissent les émotions contraires qu'il a manifestées dans notre conversation de la voiture se fortifier en lui et le ramener peu à peu à des convictions plus saines et plus consolantes! »

Cette pensée préoccupait beaucoup le précepteur. Un jour, le domestique de confiance du vieillard vint en hâte, et d'un air fort troublé, prier le précepteur et Maurice de se rendre sans délai auprès de son maître. « Un événement, dit-il,

dire, est une loi d'iniquité et de barbarie, aussi funeste au grand nombre des citoyens que l'était le système d'impôts contre lequel la nation française a fait une révolution. L'impôt s'adresse, avec une prédilection toute spéciale, aux substances particulièrement destinées à la consommation du pauvre ! la plus grande partie des taxes, les impôts indirects, comme ceux du sel, les boissons ; les impôts des communes, les droits d'entrée et d'octroi sont de véritables capitations qui frappent indistinctement l'être vivant, non point parce qu'il est riche, parce qu'il possède un revenu, mais parce qu'il consomme !

Depuis longtemps aussi, l'hygiène a protesté contre l'impôt des *portes et fenêtres*, prélevé sur la pureté de l'air et la clarté du jour que Dieu a données à l'homme sans les lui mesurer. Cet impôt, nuisible à la vie et à la santé, est un impôt barbare qui ne saurait être trop énergiquement flétri ; c'est un attentat à la santé populaire. Près de la moitié des habitations existant en France ont une porte sans fenêtre, ou seulement une porte et une fenêtre ; de telles habitations, privées d'air et de jour, ne sont pas des maisons, ce sont des huttes. Enfin, l'art salulaire de la conservation intervient dans la cause de l'ouvrier par rapport aux professions. Les considérations qui suivent démontreront toutes combien sa sollicitude est éclairée à cet égard :

L'hygiène s'occupe des professions sous un double rapport : 1^o elle recherche quelle influence peut exercer sur la santé de ceux qui s'y livrent, leur mode d'existence tout artificielle, l'atmosphère dans laquelle ils vivent, le contact des divers objets, l'ordre, la mesure, le choix de leur alimentation, les exercices auxquels ils sont astreints, la durée de leur travail, le repos auquel ils se condamnent, etc. ; elle étudie le

est survenu, quelque chose de grave ; ne perdez point de temps, vous êtes attendus, de minute en minute, à l'hôtel. »

L'élève et le précepteur se mirent aussitôt en chemin. Quand ils arrivèrent auprès du vieillard, le changement de ses traits et son état de faiblesse, firent aux deux amis une douloureuse impression. « Qu'on nous laisse seuls, » dit le vieillard, au valet qui les avait introduits. Puis continuant : « Asseyez-vous près de moi, et écoutez la révélation terrible que j'ai à vous faire. Elle va, je le sens, épuiser le reste de mes forces. Mais je ne veux pas emporter un tel secret ni surtout l'éclatante et sévère leçon qui en résulte aujourd'hui pour moi.

» Je n'ai jamais pu accoutumer mon esprit aux devoirs et aux habitudes que le mariage impose. La vie indépendante du célibat convenait à mes goûts ; j'avais tout ce qu'il fallait pour la rendre heureuse, et pourtant quelque chose d'indéfinissable me manquait, un vide se creusait dans mon cœur, je n'aimais personne et personne ne m'aimait ; cette situation me fatiguait ; je voulus en sortir. Pourquoi, me dis-je, au lieu d'un enfant donné par la nature, n'en aurais-je

résultat que peut avoir pour la santé publique le développement même de leur industrie, les gaz, les poussières, les eaux qui proviennent de telle ou telle fabrique, les matériaux ou préparations qui en sortent, et qui servent à la consommation générale. Dans toutes ces questions, l'hygiène publique n'est véritablement qu'une extension et une application, qu'une face particulière de l'hygiène privée. Une pratique quelconque est-elle inventée dans une industrie, les conditions hygiéniques changent aussitôt. Et combien ces changements ne sont-ils pas fréquents de nos jours, au milieu de ce mouvement rapide de toutes les industries, à peine nées d'hier, et déjà renouvelant la face du monde, grâce à l'intervention des sciences physiques et chimiques dans leurs procédés! On a trouvé, par exemple, le moyen de dorer les métaux sans mercure, à l'aide de la galvanoplastie, et dès-lors ont disparu, parmi les doreurs, les maladies qui résultaient pour eux de l'intoxication mercurielle. Presque tous les métaux usuels ou leurs alliages contiennent une certaine proportion d'arsenic. Le platine, entre autres, ne pouvait être extrait ou fabriqué qu'à la condition de le séparer de ses combinaisons avec l'arsenic et le phosphore, qui, en se volatilisant, agissaient d'une manière funeste sur la santé des ouvriers. M. Wollaston, en substituant à ce procédé désastreux le traitement par la voie humide, a mis un terme à ces graves dangers. Dans les fabriques à aiguilles, la poussière d'acier qui se détache par le rémoulage s'introduisait dans les voies respiratoires, et produisait chez les rémouleurs une espèce particulière de phthisie pulmonaire. A peine quelques-uns d'entre eux atteignaient l'âge de quarante ans, on a recouvert leur figure avec des masques de fil d'acier magnétisé, et l'air, tamisé à travers ce treillage, s'est trouvé ainsi dépouillé des

pas un donné par le hasard ou par une fantaisie de mon esprit. Les liens d'une inclination réciproque doivent être aussi forts que ceux du sang, et ils seront bien plus sacrés quand s'y joindra la reconnaissance.

« Plein de cette pensée, je me rends à l'hospice des Enfants-Trouvés, et parmi ces malheureux innocents, je choisis pour mon fils d'adoption le plus laid, le plus disgracié de la nature. Je le vengerai, me disais-je, du sort qui le condamne à une vie de pauvreté et d'humiliation. Je le ferai riche, j'éclairerai sa raison, je lui montrerai l'existence sous son jour véritable. Au lieu de la crainte religieuse, je lui imprimerai cet amour du beau et du vrai, qui est l'essence de toute bonne philosophie. L'intelligence de l'homme, quand elle a reçu les clartés que donne l'étude, doit suffire pour le mener au bien.

« Tel fut mon plan et je l'ai suivi à la lettre. Raymond, ce jeune homme contre-fait, que souvent vous avez rencontré ici, fut élevé par moi avec un attachement et un soin tout paternels. Je lui inculquai peu à peu mes opinions, mes principes; j'en fis, moralement, un autre moi-même. Je lui ouvris l'entrée d'un

molécules pernicieuses. Combien d'autres faits semblables pourraient être cités, qui attesteraient l'extrême importance, ou plutôt l'indispensable nécessité des études hygiénique, relativement à l'exercice des diverses professions industrielles !

(La suite au prochain numéro).

LÉGISLATION USUELLE.

CONTRIBUTIONS INDIRECTES.

Propriétés improductives. — Dignes. — Réduction. — Déchéance.

L'exemption des contributions établies par l'article 105 de la loi du 3 frimaire an VII, en faveur des propriétés non productives, ayant pour objet l'utilité générale, n'est applicable qu'autant qu'elles appartiennent à l'État ; elle n'est pas applicable aux propriétés particulières qui se trouvent dans le même cas, telles, par exemple, que des chaussées appartenant à des associations de propriétaires et destinées à protéger le territoire de plusieurs communes contre les inondations d'un fleuve.

Mais ces chaussées doivent être imposées, seulement au taux de la dernière classe, comme terrains incultes.

La déchéance établie contre les demandes en réduction de contributions, formées plus de six mois après la mise en recouvrement du premier rôle cadastral, n'est pas applicable aux cas où l'événement qui vient à rendre improductive la propriété imposée est un fait de force majeure. (Lois du 15 septembre 1807, article 37.)

certain monde, où, grâce à son or, il était bien accueilli. Voilà quels furent mes bienfaits. Hélas ! quel prix en ai-je reçu !

« Hier, un agent de change, que j'avais chargé de vendre diverses inscriptions de rentes sur l'État, est venu m'apporter deux cent mille francs à peu près en or et en billets de banque. Je l'ai dit à Raymond, en causant avec lui. Vers dix heures du soir, je m'étais assoupi ; je croyais Raymond hors de l'hôtel où son usage était de rentrer beaucoup plus tard, quand je ne sais quel bruit ou quelle inquiétude m'a réveillé.

« Je me suis levé à demi, j'ai prêté l'oreille ; il m'a semblé que des pas légers se faisaient entendre dans mon cabinet. Silencieusement et quoique bien faible, j'ai traversé la galerie, la bibliothèque et puis une lueur..... Oh ! elle venait de l'enfer ! Mes amis, j'ai vu le misérable occupé à forcer la serrure du secrétaire où les deux cent mille francs étaient renfermés. Oui, Raymond, oui, lui-même, cet enfant de mon adoption, ce fils de mes œuvres ; oui, c'était bien lui !

DETTE PUBLIQUE.

Caisse d'amortissement (ancienne) — Réclamation. — Déchéance.

Toute demande en paiement de sommes déposées à l'ancienne caisse d'amortissement a dû, sous peine de déchéance, d'après l'article 12 de la loi du 6 juin 1840, être présentée avant le 1^{er} janvier 1846, accompagnée de toutes les pièces justificatives du droit des réclamants : l'obtention, avant l'expiration du délai fatal, de jugements ordonnant le remboursement n'a pas suffi pour empêcher la déchéance, si, rendus par défaut, ils n'ont pas été exécutés dans les six mois de leur obtention ; ils doivent aussi, aux termes de l'article 156 du Code de procédure civile, être réputés non avenus. — Conseil d'État du 15 janvier 1849.

DÉLITS DE PRESSE.

Injure ou diffamation. — Partie civile. — Action publique. — Fonctionnaires publics. — Compétence.

Les particuliers injuriés ou diffamés par la voie de la presse ont le droit de traduire directement l'auteur de l'injure ou de la diffamation devant la juridiction correctionnelle, sans l'agrément ou le concours du ministère public : à cet égard, les dispositions de la loi du 26 mai 1819 n'ont pas dérogé à la règle générale de l'article 182 du Code d'instruction criminelle, qui permet à toute partie lésée par un délit de citer directement l'auteur de ce délit devant le tribunal correctionnel.

Dans ce cas, l'action directe de la partie lésée équivaut à une plainte préalable ; mais le ministère public reste libre de conclure à l'acquiescement.

Les délits d'injure ou diffamation par la voie de la presse envers les dépositaires ou agents de l'autorité publique, ne sont de la compétence des

« Glacé d'étonnement et de stupeur, je restai derrière lui invisible, et il avait déjà pu ouvrir le secrétaire et y chercher l'or et les billets, quand un cri que je n'ai pu retenir l'a tout-à-coup arrêté. Il s'est retourné ; il m'a vu. La pâleur du crime, ajoutée à la bassesse naturelle de sa physionomie, en faisait un objet hideux.

« Est-ce toi, lui ai-je dit d'une voix tremblante ? Est-ce bien toi, Raymond ?

— Oui, m'a-t-il répondu, moi-même. De quoi, vieillard, vous étonnez-vous ?

— Malheureux ! tu veux voler ton bienfaiteur, ton père....

— Pourquoi ce bienfaiteur, pourquoi ce père que la mort va prendre dans si peu de jours ; refuse-t-il de m'assurer, après lui, par un testament, la vie d'oisiveté et d'aisance qu'il m'a lui-même appris à mener. Je me fais justice par mes propres mains, voilà tout.

— Ainsi, tu avoues ton crime !

— Un crime, qu'est-ce que c'est qu'un crime ? L'action que punissent les lois humaines, n'est-ce pas ? Eh bien ! mon action, demeurera secrète ; elle ne

cours d'assises qu'autant que ces injures ou diffamations se rapportent aux actes de leurs fonctions; mais si elles se rapportent aux actes de leur vie privée, le délit est de la compétence de la juridiction correctionnelle.

(Cour d'appel de Lyon, 4 janvier 1148.)

BILLET A ORDRE.

Valeur fournie. — Endossement.

Un billet à ordre qui n'énonce pas la valeur fournie n'est pas moins susceptible, si d'ailleurs il a une cause réelle, d'être transmis par la voie de l'endossement; et cet endossement produit effet non-seulement de l'endosseur au porteur, mais encore à l'égard du souscripteur, en ce sens que celui-ci ne peut opposer au porteur les exceptions qu'il aurait pu opposer à l'endosseur.

(Code de commerce, art. 110 et 136. — Cour de cassation, chambre des requêtes, 11 avril 1849.)

Cette décision est fort grave, car elle assimile un billet à ordre irrégulier à un billet à ordre régulier.

COMMUNAUTÉ D'ACQUETS.

Meubles. — Consistance. — Preuve.

Bien que l'art. 1499 du Code civil qui, au cas de stipulation d'une communauté d'acquets, répute acquet de communauté le mobilier de l'époux qui n'a pas été constaté par inventaire ou état en bonne forme, ne soit pas exclusif d'un autre genre de preuve pour établir la propriété particulière de ce mobilier, cependant l'appréciation de cet autre genre de preuve est laissée à la sagesse des tribunaux, de telle sorte qu'ils ne violent aucune loi en refusant de l'admettre.

sera plus criminelle alors. S'il y avait un Dieu et une autre vie après celle-ci, ce serait autre chose. Mais vous m'avez dit et vous m'avez fait lire qu'il ne fallait pas croire à tout cela. J'agis d'après vos maximes. Que me reprochez-vous?

— Ton ingratitude, au moins. Ne t'ai-je pas arraché à la honte de ta naissance? n'ai-je pas cultivé ton esprit, n'as-tu pas eu de l'or, des plaisirs? à qui devais-tu tant de biens inespérés?

— A vous, sans doute. Mais, en me donnant les douceurs de cette vie, vous m'avez privé de la croyance en l'autre. J'ai vu des pauvres en haillons et couverts de plaies qui ne se plaignaient pas; au contraire, ils acceptaient leurs souffrances avec une sorte de joie, dans la pensée qu'ils trouveraient ailleurs une récompense bien au-dessus de leurs peines. C'est un espoir, c'est une consolation que j'aurais eus et que vous m'avez fait perdre. Je vous dis, vieillard, que vous m'avez ruiné.

— Reviens à toi, Raymond! Sans cesse je t'ai prêché la vertu. J'ai formé ta raison, afin qu'elle te guidât.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

On écrit de Paris que Mgr. Menjaud, évêque de Nancy, qui se trouve en ce moment dans sa famille, près d'Aramon (Gard), a été invité à prendre part aux travaux du concile d'Avignon, et l'*Union* de Vaucluse annonce également que Mgr. Doney, archevêque de Bordeaux, a quitté Paris pour se rendre à Lyon et de là à Avignon, afin d'assister à l'ouverture du concile de notre province ecclésiastique. Ainsi, tout fait espérer que ce concile sera des plus nombreux, et qu'il retracera en tous points le fameux concile de 1326, sous le pontificat de Jean XXII et la présidence de Gasbert Duval, archevêque d'Arles, dans l'antique abbaye de Saint-Ruf, hors la porte Saint-Michel.

** Les Journaux anglais annoncent que la nouvelle église consacrée au culte catholique et romain, dans le beau quartier de Morpeth, sera bientôt ouverte à la dévotion des fidèles. Cette église a été construite au moyen de souscriptions, parmi lesquelles se trouve celle du comte de Carlisle. Elle est dédiée à St. Robert. Son architecture est dans le vieux style anglais. La longueur de la nef est de 66 pieds, sa largeur de 26. La hauteur du clocher mesure environ 115 pieds.

** On compte en Irlande vingt-sept prélats catholiques. En ce moment, trois des principaux sièges épiscopaux sont vacants; ce sont ceux d'Armagh, de Cloque et de Derry.

** Le docteur H. Bittleston, membre du collège de Saint-Jean, à

— Ah! la vertu! Ah! la raison! Mots sonores, mais vides de sens, s'ils n'en ont aucun hors de ce monde. J'appelle vertu ce qui rend heureux l'homme ici bas; j'appelle raison ce qui lui enseigne à jouir aux dépens des autres. N'est-ce pas là le fond de vos enseignements. Pour qui et pourquoi serais-je vertueux d'une autre manière? Terminons, il me faut de l'or, et cet or, je l'aurai, à tout prix, entendez-moi bien.

« Ces mots, continua le vieillard, furent prononcés avec l'accent de la détermination la plus farouche. Le misérable étendit le bras pour s'emparer de l'or et des billets. Moi, je voulus le retenir encore; mais, furieux, il me saisit fortement à la gorge et la serra comme s'il eût voulu m'étrangler.

— Grâce, Raymond, pus-je à peine m'écrier; ne te charge pas d'un crime affreux; tu seras satisfait, je te le jure!

— Un serment! Allons! vieillard, décidément vous êtes insensé. Un serment! Et par qui, et sur quoi voulez-vous jurer! Un serment signifie-t-il quelque chose s'il n'est fait au nom et en la présence de Dieu. Vous n'y croyez pas. Laissez-moi donc avec vos serments.

Oxford, vient d'abjurer le protestantisme et d'embrasser la foi catholique romaine. Naguère, M. Bittleston avait été curé dans le diocèse de Worcester et y avait causé une vive sensation, en introduisant, parmi ses ouailles, l'usage de la confession auriculaire.

* * Une lettre de Hassell (Belgique) rapporte ce qui suit :

L'un des membres de notre clergé, M. Houben, vient d'être institué légataire universel d'une fortune d'environ 60,000 francs. Le testateur, son ancien ami, avait à peine fermé les yeux, que M. Houben a fait appeler les parents du défunt et leur a dit : Les liens du sang doivent l'emporter sur ceux de l'amitié. Je renonce au testament. Partagez entre vous le bien qu'on m'avait laissé et que vos droits respectifs règlent le mode de distribution que vous allez en faire. — Cet acte de désintéressement a excité moins de surprise que de reconnaissance au milieu de la famille qui en a été l'objet.

* * Le fait suivant mérite d'être publié :

Le curé d'une paroisse voisine de Villefranche, allant visiter un malade, trouva, dans la maison même où il entra, un colporteur qui vantait des livres à plusieurs personnes réunies. Le curé examine ce que tient à la main cet étranger. C'étaient des achats de librairie, des épreuves maculées, des ouvrages incomplets, des livres à épouvanter non pas les bibliomanes, mais tout homme qui sait lire et qui respecte ses mains et sa vue. A des vies des saints, à des ouvrages de piété, à quelques traités inoffensifs, à des almanachs liégeois étaient mêlés des contes immoraux, des brochures détestables et plusieurs de ces productions dont un honnête homme n'ose pas avouer qu'il a lu le contenu. — Ce n'était pas encore

« Sur cela, l'infâme m'a étreint de toute sa force. Je me débattais et cherchais à gagner le cordon de la sonnette de la cheminée; il me devina et m'entraîna du côté contraire. C'est ce qui m'a sauvé. Je me suis trouvé tout-à-coup près de la fenêtre; d'un coup désespéré, j'en ai brisé la vitre; les éclats, en tombant, ont éveillé l'inquietude du concierge. Il s'est mis à crier et à appeler Raymond, afin sans doute qu'on vint me donner du secours. L'assassin, craignant de voir sa retraite coupée, s'est enfui précipitamment. Deux minutes après, on m'avait relevé et mis au lit. J'ai prétexté une défaillance et une chute près de la fenêtre. Mes domestiques ne savent rien. Voilà les détails horribles que j'avais à vous raconter. »

Maurice et le précepteur écoutaient en frémissant. Il leur parut trop certain que le vieillard avait reçu, cette fois, une mortelle atteinte. Lui-même l'avait compris. Son notaire attendait. Par un testament en bonne forme, il institua Maurice son héritier. Ensuite, il écouta les exhortations du prêtre et la voix de l'homme de Dieu fit luire un rayon d'espoir dans cette âme repentante. Maurice qu'il appelait son enfant reçut son dernier soupir.

tout. — Le curé demande au colporteur si ce sont là les échantillons de tout son magasin, si, dans la balle qu'il porte, il a quelque autre ouvrage. L'étranger, déjà mécontent d'un examen qu'il ne prévoyait pas, répond par des paroles injurieuses. — Le curé, sans se troubler, le prie de lui dire *s'il est en règle*, s'il a l'autorisation requise pour son commerce.

A cette interpellation inattendue, le colporteur s'irrite et dit au curé que la chose ne le regarde pas. *C'est vrai*, répond celui-ci avec humilité, *mais je vous le demande par intérêt pour vous autant que pour mes paroissiens. Le ministre de la justice vient d'envoyer une circulaire touchant le colportage, et l'autorité préfectorale de ce département stimulait, il n'y a pas longtemps, le zèle de MM. les Maires à cet égard.* — J'ai rencontré, reprend le colporteur, le brigadier d'une petite ville qui est entre Villefranche et Beaujeu ; il m'a dit qu'on ne pouvait pas m'empêcher de vendre.

Mais peut-être M. le Maire de cette commune ne serait-il pas aussi tolérant, reprend le curé ; si vous voulez le savoir, veuillez attendre un quart-d'heure ; je vais l'envoyer prévenir.

« Je me moque de vous et du Maire, fut la réponse. »

C'était trop fort : aussi le curé, usant du droit de tout bon citoyen, reprit : Je vous engage à sortir de cette commune ; je vais vous faire surveiller, et si j'apprends demain que vous êtes encore dans ces contrées, j'envoie prévenir M. le Procureur de la République, et je le prie de vous faire arrêter.

Le colporteur prit ses livres et sortit en jurant, mais non pas, malheureusement, qu'on ne l'y prendrait plus.

Sa fortune dépassait un million. Il ne conservait que des parents éloignés et riches ; aucune réclamation ne s'éleva. Ayant déserté sa famille, sa famille l'avait bientôt oublié.

Quelque temps après les événements qu'on vient de lire, Maurice, Robert et le précepteur en causaient entre eux.

« Combien sont mystérieuses les voies de la Providence ! disait Maurice. C'est pourtant, grâce à notre conversation de la diligence, que cet infortuné est mort en se repentant.

— Et qu'il t'a donné un million, ajouta Robert, toujours heureux de lancer un trait malin. Mais, à propos de cette conversation, vous alliez, mon cher précepteur, nous faire un récit, lorsque la chute de la voiture vous en a empêché. Nous voilà maintenant tranquilles et nous serions bien contents de vous entendre. »

Alors, le précepteur raconta l'histoire qu'on trouvera dans le numéro prochain.



* * On lit dans l'*Ami de la Religion* :

» Un déplorable accident vient de plonger dans la désolation la petite colonie établie par des Français à Notre-Dame-du-Lac (Etats-Unis d'Amérique). Cette colonie, fondée par le P. Sorin, prêtre de la maison de Sainte-Croix-du-Mans, comprenait près de deux cents personnes, réparties dans divers établissements attenant les uns aux autres. Le 11 novembre dernier, l'église avait été consacrée solennellement, sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus, par Mgr l'évêque de Vincennes, assisté de Mgr l'évêque de Chicago, et une ordination y avait eu lieu. Deux jours après, tout était la proie des flammes, sans qu'on sache encore la cause de l'incendie. Tous les ornements, les tableaux, etc., ont été brûlés. Le feu a détruit la maison des orphelins et une partie du collège qui y était annexé. Cent cinquante pauvres enfants sont littéralement dépouillés de tout, et obligés de se réfugier dans les bois, malgré les rigueurs de la saison. Le supérieur de Notre-Dame-du-Lac fait appel à la charité de ses compatriotes. Espérons que sa voix sera entendue. Dix mille francs sont nécessaires pour les besoins les plus urgents. »

CHRONIQUE LYONNAISE.

Dans son audience du 4 décembre, le 2^{me} Conseil de guerre, séant à Lyon, a terminé l'affaire dite du complot du 15 juin.

Les voix recueillies, en commençant par le grade inférieur, le président ayant émis son opinion le dernier, le deuxième conseil de guerre déclare,

AVENTURE EN CALIFORNIE.

Le sensualisme, cette divinité des temps corrompus, règne aujourd'hui souverainement sur la multitude des âmes. Les impressions délicates de l'esprit, les émotions douces qui pénètrent le cœur, les nobles élan de l'intelligence vers ces sphères sublimes où résident la vérité et la vertu, tout cela disparaît maintenant pour faire place aux appétits grossiers qui constituent la partie infime et honteuse de notre nature.

Cependant la Providence, dans cette voie fatale où nous nous engageons, ne nous épargne les leçons ni les exemples. Des éclairs brillent de tous côtés dans les ténèbres où nous marchons.

Ainsi, le mal de notre époque, c'est l'amour effréné de l'or et des voluptés matérielles dont il est le dispensateur. Eh bien ! il arrive que, dans une contrée lointaine et quasi oubliée, cet or, cet objet de convoitises si ardentes, se trouve jeté comme à

sur toutes les questions, les accusés Rodanet, Métra, Legault, Coummer, Classis, veuve Maréchal, E. Vincent, Parrat, Boucharlat, Desmoulin, Dessage, Cornu et Cautel-Baudet, non coupables de participation à l'insurrection du 15 juin dernier.

Ordonne en conséquence qu'ils seront sur-le-champ mis en liberté, s'ils ne sont retenus pour autre cause.

La sentence est affirmative en ce qui concerne les accusés :

Grinand, Juif, Burel, Déchaut, Dubreuil, Villa, Morlon, Castal, Vincent (Guillaume), Maréchal fils, Perrel, Magnenant, Curtat, Bernard-Barret, Faurès, Peyssard, Favret, Bibal, Mollivier, Damiron.

En conséquence, le 2^{me} conseil de guerre condamne, à l'unanimité, les accusés contumaces dont les noms suivent, savoir :

Grinand, Juif, Burel, Déchaut, Dubreuil, Villa, Morlon, Castel, Vincent (Guillaume), Maréchal fils, Perrel, Magnenant, Curtat, Bernard-Barret, à la peine de la déportation.

Condamne, en outre, les accusés détenus et par application de la loi du brumaire, savoir :

Faurès, à cinq ans de détention ;

Peyssard, à la majorité de 4 voix contre 3, à 5 ans de détention ;

Bibal, à la majorité de 4 voix contre 3, à 5 ans de détention ;

Damiron, à 3 ans de la même peine ;

Mollivier, à la majorité de 5 voix contre 2, à 2 ans de détention ;

Favret, également à la majorité de 5 voix contre 2, à 2 ans de détention.

— 5 décembre. — M. De Lacoste, ancien préfet des Bonches-du-Rhône,

pleines mains par la Providence. Elle semble dire aux hommes avides : Tenez, voilà ces trésors que vous désirez tant, et soyez plus heureux désormais si vous pouvez l'être. Vous n'avez pas voulu du bonheur que je vous avais fait et qui consiste dans la modération, le travail et la vertu ; essayez de celui que vous donneront les richesses. Allez puiser à cette source que j'ouvre à vos vœux insensés. — Et, en effet, de tous les coins du monde on voit se précipiter sur la Californie des légions de cupides aventuriers, qui, pour déterrer de l'or, ont brisé chez eux les liens de famille, les habitudes de profession, les rapports de société, et qui, bravant tous les périls de la mer et du climat, n'ont en vue qu'un unique objet : devenir riches et vivre matériellement heureux.

Beaucoup d'entr'eux sont en effet devenus riches ; mais leur bien-être s'en est-il accru ?

On peut affirmer le contraire d'après les derniers rapports qui sont arrivés *of the Golden region*, de la région dorée, comme l'appellent les Américains. Au milieu d'une inexprimable abondance du précieux métal qui doit procurer toutes les dou-

est nommé commissaire extraordinaire du gouvernement dans la 6^e division militaire et doit remplir provisoirement les fonctions de Préfet du Rhône.

— 11 décembre — Une proclamation de M. de Lacoste, commissaire extraordinaire du gouvernement, est affichée aujourd'hui. Elle promet aux travailleurs paisibles, de toutes les classes, l'appui et l'assistance du gouvernement. Elle invite les hommes de bien de toutes les opinions à se réunir sous un même drapeau, celui de l'ordre et du salut commun. Sans ce concours unanime des bons citoyens, il serait impossible de maintenir à jamais la tranquillité publique dans notre grande agglomération lyonnaise. Enfin, la proclamation exhorte les futurs électeurs à rester sous l'influence de cet esprit de préservation qui a inspiré le vote du 10 décembre.

— Par un arrêté de l'autorité militaire, le journal le *Censeur* est suspendu.

— 12 décembre. — Des militaires appartenant à la garnison sont, depuis quelques jours, attaqués par un mal très grave qui offre les apparences du choléra. Nombre d'entre eux ont déjà succombé. A présent, grâce au Ciel, la maladie diminue d'intensité. La population civile de Lyon n'a reçu aucune atteinte, malgré quelques bruits alarmants qui se sont répandus.

— 18 décembre. — On écrit de Trévoux que deux ou trois cas de choléra s'y sont déclarés. La nouvelle, peut-être, sera rectifiée. D'ailleurs, on se souvient qu'en 1832, le choléra parut à Trévoux et que Lyon néanmoins fut épargné.

— 20 décembre. — Aujourd'hui tombe le dernier des tilleuls qui ornaient la place de Bellecour. Ce vaste espace, dépouillé de sa promenade,

ceurs et toutes les commodités de la vie, on éprouve les privations les plus rudes à la fois et les plus ridicules ; on manque du plus strict nécessaire ; on ne sait parfois comment se vêtir, comment se nourrir, comment se loger.

A l'égard du contentement intime, du bonheur que l'on porte en soi et qu'on répand presque sans s'en douter sur les autres, il n'en saurait être question dans le pays où l'on récolte l'or comme une facile moisson. Tous ces hommes, que la même passion anime, qui poursuivent le même objet, se haïssent, se querellent et en viennent fréquemment au poignard pour vider leurs différends. Un grand nombre succombe aux fatigues, aux privations et aux maladies qu'engendre le climat. Ce n'est pas tout : Les Indiens Apaches se jettent par détachements de deux ou trois cents hommes sur les caravanes de chercheurs d'or ; il y a entre ces sauvages et nos prétendus civilisés de très sanglantes rencontres, où la civilisation n'a pas toujours le dessus ; enfin, la Californie, pour peu que cela dure, sera bientôt un enfer où l'on subit le supplice de l'or, chose inouïe à laquelle aucun siècle n'avait pensé et qui semble avoir été tenue en réserve pour être le complément de la perversité du nôtre.

présente un assez triste aspect. Les deux baraques qui s'y trouvent mises tout-à-fait à nu rendent le coup-d'œil encore plus déplaisant. On promet de remplacer les vieux arbres par une fraîche plantation; sans doute on prendra les mesures nécessaires pour que les pernicieuses émanations du gaz ne viennent pas comprimer l'essor de la nouvelle végétation.

22 décembre. — La commission chargée de répartir le produit des souscriptions qui ont eu lieu par suite des tristes événements du 15 juin publie un rapport duquel il résulte que le total des recettes s'est élevé à 153,540 fr. 18 cent. Une somme de 150,826 fr. 74 c. a été comptée aux familles des militaires morts et aux militaires blessés. Il reste un excédant de 2,723 fr. 44 c. qui a été versé entre les mains de M. le général Gemeau.

— 23 décembre. — Les voies de communication qui s'ouvrent dans les quartiers St-Nizier et St-Côme, les gigantesques constructions qui s'y élèvent méritent une appréciation et un examen détaillés. Nous en ferons l'objet d'un de nos prochains articles.

LE SALON DE M^{me} D....

Grâce à la diversité des caractères, des talents et des mérites bien reconnus qui se donnent rendez-vous chez Mad. D.... une fois par semaine, on peut dire que la conversation y a des ailes et qu'on y effleure mille choses à la fois. La pensée nous est venue de placer dans ce salon le théâtre de notre chronique. Si nous pouvions lui conserver la vivacité et

Le nombre des chercheurs d'or s'élève déjà à plus de cent mille. Les Américains prennent des mesures pour réprimer ces invasions toujours croissantes d'individus de tous les pays; ils voudraient réserver à eux seuls l'exploitation lucrative du sol californien. Mais leur projet rencontre de grands obstacles; l'étendue de la contrée qui produit l'or s'accroît à vue d'œil pour ainsi dire, et il ne sera pas aisé d'en fermer tous les accès. On vient, en effet, de découvrir que la rivière Gila, qui s'étend à une distance de 600 milles du lieu où s'opèrent maintenant les fouilles jusqu'à l'extrémité du golfe du Mexico, roule de l'or avec autant d'abondance que le *San Joachim* ou le *Sacramento*. La perspective offerte à la cupidité humaine s'élargit ainsi de jour en jour. Mais, combien seront funestes pour la plupart des nouveaux enrichis, les résultats de la vie nouvelle qui aura commencé pour eux! Ils auront perdu dans l'enivrement de la passion qui les transporte le sentiment des biens véritables que la Providence met à la portée de chacun de nous. Ils auront perdu le goût salubre du gain obtenu par le travail, gain qui apporte au cœur de l'homme autant de douceur que de dignité; ils n'auront plus l'habitude des mœurs reli-

l'agrément des entretiens qui nous la fourniront, elle plairait à nos lecteurs sans doute. — Mais le fruit qui n'a pas été cueilli sur l'arbre perd considérablement de sa fraîcheur. — Il en est des fruits de l'esprit comme des autres; il faut les prendre sur leur plante, qui est l'à-propos. Du reste, ceci exposé, nous entrerons en matière courageusement :

« Qu'y a-t-il de nouveau ce soir, Monsieur le baron, disait vendredi dernier Mad. D..... ? Mais je n'y pense pas; je vous appelle baron, et voilà tantôt deux ans que vous ne l'êtes plus. Combien il est malaisé de perdre certaines habitudes ! Il faut pourtant que je me défasse de celle-là.

— Ne vous pressez pas trop, répondit le président de... A peine l'auriez-vous perdue qu'il vous faudrait peut-être la reprendre. Vous savez qu'en France la stabilité n'est pas le côté brillant de nos opinions.

— C'est vrai, et il semble qu'au dehors notre réputation est déjà faite à cet égard. Croiriez-vous que les Turcs eux-mêmes se permettent de nous railler sur ce chapitre ? Vous souvenez-vous de ce jeune secrétaire de légation qui est venu l'autre jour me voir ? Il a passé quelques années déjà à Constantinople et il y retourne avec des instructions pour le général Aupick. Eh bien ! il m'assurait que, dans un cercle très fashionable du Péra, on avait dit des Français que c'était un peuple charmant, mais incapable de rester en place. On en était bien fâché.

— Je pense, dit Mad. R..., que messieurs les Turcs pèchent par l'excès de l'immobilité, comme nous par l'excès du mouvement et de la pétulance. Au surplus, cette raillerie mahométanne avait un motif alors, et le jeune diplomate nous l'a conté.

— Ah ! le motif, le motif, de grâce, s'écria-t-on de tous les coins du salon !

gieuses, la paix et le facile contentement de l'esprit; ils auront de l'or, voilà tout.

Nous avons parlé des Indiens Apaches ou habitants des montagnes rocheuses dont quelques-uns sont venus, il y a cinq ou six ans, se faire voir à Paris. Voici à leur sujet une anecdote rapportée par le journal américain *The Cincinnati*, et qui nous semble pleine d'un touchant et vif intérêt.

Le lieutenant Beall, officier distingué de la marine des Etats-Unis, s'est fait un nom parmi ses compatriotes; grâce à la hardiesse et au bonheur avec lesquels il sut accomplir différentes missions périlleuses durant la guerre des Mexicains avec les Etats-Unis. Souvent il lui fallut traverser l'intérieur du pays ennemi, passer dans les gorges et sur les hauteurs arides des montagnes rocheuses, parcourir, sans guide et presque au hasard, des prairies immenses, tout cela pour porter aux divers chefs de l'armée américaine les instructions que leur envoyait le quartier-général. Récemment il est venu en Californie, chargé encore par son gouvernement d'une importante mission; celle de reconnaître la pays où

— Vraiment je ne sais, reprit Mad. R..., si j'irai jusqu'au bout de ce récit passablement ridicule. Enfin essayons. Voici l'histoire telle qu'on nous l'a dite :

« Parmi les beautés et les agréments de tous genres dont s'environne le paysage de Constantinople, le voyageur recherche d'abord ce qu'on appelle les *Eaux douces*; c'est une vallée délicieuse et couverte de frais ombrages; elle est située à deux lieues de la ville tout au plus. Une cascade abondante y tombe d'un point élevé dans un immense bassin de marbre qui rend, à son tour, à d'autres bassins placés plus bas, l'eau qu'il ne peut contenir; cette eau retombe encore, en jaillissant, dans un nombre infini de vastes coquilles en bronze; puis elle va se perdre en ruisseaux qui arrosent les beaux arbres plantés sur leurs bords. On imaginerait difficilement un plus agréable endroit, surtout dans les ardeurs de la belle saison.

« Un jeune Français, voyageur par désœuvrement et par fantaisie, apprit bientôt, en arrivant à Constantinople, qu'il était de mode, parmi les dames de distinction, de se rendre, le vendredi, aux Eaux douces, pour y jouir de la vue des champs, de la fraîcheur des eaux et surtout de cette demi-liberté dont les mœurs de l'Orient leur mesurent si parcimonieusement l'usage...

« Notre jeune Français, indépendant, présomptueux, et persuadé que, hors du boulevard des Italiens et du foyer de l'Opéra de Paris, il n'y a qu'ignorance, barbarie et brutalité en ce monde; entiché d'ailleurs de ces projets d'émancipation universelle qui, depuis, ont fait de si tristes explosions en Europe, imagina d'en donner à la Turquie un avant-goût de sa façon.

coule la rivière Gila, et d'apprécier, aussi exactement qu'il serait possible, la quantité et la nature de l'or que peut fournir cette rivière. Un jour, après avoir fait camper le détachement qui l'accompagnait dans un lieu favorable, le lieutenant Beall prit fantaisie d'aller à la chasse dans les environs. Il monta un cheval vigoureux, et, après avoir couru plusieurs heures, aperçut un daim et l'abattit.

Tandis qu'il examinait sa proie, à pied et fort tranquillement, un bruit soudain lui fit lever les yeux. Il vit sur le haut de la colline au bas de laquelle il se trouvait, une troupe d'Indiens Apaches, tous montés sur de bons chevaux et qui se précipitaient de son côté avec autant d'impétuosité que de furie.

Leur rencontre, c'était la mort; le lieutenant ne l'ignorait pas. Un homme blanc, parmi ces montagnes qui sont considérées par les Indiens comme leur propriété exclusive, n'a jamais été épargné. La fuite la plus prompte était l'unique ressource qui restait. M. Beall laissant là son gibier, s'élança d'un bond sur son cheval et le lança à toute bride sur le chemin qu'il avait parcouru. Derrière lui et à peu de distance, il entendait les hurlements et les cris de joie

« Donc il ne manqua pas de se rendre aux Eaux douces le vendredi suivant, accompagné de son interprète. Il fut charmé du spectacle qui s'offrit à lui. Assises en groupes sous les beaux platanes qui bordent le grand bassin, les dames turques, avec leurs robes de couleurs éclatantes, leurs cheveux entremêlés de perles et de diamants, formaient l'ensemble le plus brillant et le plus pittoresque qui se puisse voir. Mais des gardes placés de distance en distance ne permettaient pas aux curieux d'approcher. C'était bien sur cet obstacle que notre jeune voyageur avait compté.

« Décidé à faire un coup d'état contre les tyranniques usages de l'Orient, il sort de la poche de sa redingote, où il avait jusqu'alors pesé bien lourdement, l'immense binocle qui lui servait naguères au balcon de l'Opéra de Paris. Avec une attitude ferme et quasi-provoquante, il se mit à lorgner les dames turques, fort étonnées du procédé et ne sachant pas encore très bien si elles devaient s'en fâcher ou en rire. Les gardes stupéfaits ouvraient de grands yeux et se demandaient l'un à l'autre ce qu'il y avait à faire en un cas pareil. Jamais l'idée d'un semblable délit ne leur avait été suggérée, bien moins encore leur était-elle venue à l'esprit. — Au beau milieu de cet embarras, la voiture de la sultane Validé perce l'immense cercle d'équipages dont la cascade des Eaux douces était environnée ; à côté de la sultane-mère se trouvait l'une des sœurs du jeune sultan actuel. Ce fut à ces deux dames que s'adressa aussitôt l'indiscrète curiosité du Parisien ; l'imperturbable binocle fut dirigé sur leur voiture, et la surprise qu'il y causa ne fut pas moindre que celle qu'il avait excitée dans les premiers groupes. Enfin, la sultane-mère, femme d'esprit, à ce qu'il paraît, prit la chose de bonne humeur, se mit à rire et envoya un de ses gens prier en

des sauvages, qui, se croyant sûrs de l'atteindre, témoignaient ainsi du sort terrible qu'ils lui préparaient.

A la moitié à peu près du chemin qui conduisait au camp, M. Beall avait pu gagner assez d'avance sur les sauvages, pour espérer qu'il leur échapperait ; mais que devint-il, lorsque, parvenu au sommet d'une colline et près de la descendre avec toute la rapidité que pouvait encore fournir son cheval, il vit un des hommes de son détachement, gravissant la colline à pied ? Ce malheureux avait eu l'idée d'aller assister son lieutenant à la chasse. Quand il le vit descendre de la colline, à bride abattue, et le sentiment du danger qu'il courait peint sur sa figure, il se trouva glacé de terreur et incapable de faire un pas. Peut-être aussi, entendit-il les hurlements des sauvages qui s'approchaient. Quoi qu'il en soit, il tomba subitement à genoux devant le lieutenant. « Oh ! Monsieur Beall, sauvez-moi, s'écria-t-il ; je suis marié et père de six pauvres enfants ! »

Jamais supplication plus ardente ne fut plus vite et plus héroïquement exaucée.

son nom l'étranger de lui prêter pour quelques instants l'instrument d'optique dont il se servait avec tant d'obstination.

« Mais le cœur fier du Parisien s'était indigné de l'éclat de rire échappé à la sultane-mère et auquel s'était jointe aussitôt l'hilarité bruyante de toutes les dames assises au bord de la fontaine sur leurs coussins de brocard et de satin brodé d'or. Il refusa nettement de prêter son binocle et hasarda même quelques observations piquantes sur l'abrutissement d'un peuple où la lorgnette d'Opéra semblait être un objet si nouveau. Tout le dialogue avait eu lieu par l'intermédiaire de l'interprète, ainsi qu'on peut bien le penser. Mais celui-ci, voyant que la chose tournait mal, prit le parti de s'esquiver, et une fois que le secours de la parole manqua au pauvre voyageur, il s'en remit à la véhémence des gestes. Ce fut un malheur; il s'en suivit une rixe et les gardes le traitèrent, à ce que l'on assure, un peu rudement. De retour à Constantinople, son premier soin fut d'aller porter plainte et demander justice à l'ambassade de France. L'ambassade, comme il était juste, a pris fait et cause pour son compatriote. Mais le cabinet ottoman, à raison des particularités de l'affaire, refuse toute réparation. A cette heure, dit-on, cette querelle occupe encore la diplomatie des deux pays.

— Elle s'arrangera, Madame, fit observer un ancien membre du Conseil général. La Sublime-Porte a tant d'autres affaires sur les bras, que cette bagatelle ne peut la préoccuper. En ce moment, la Russie lui parle sur un ton menaçant, et, il faut, pour modérer les velléités conquérantes de l'empereur Nicolas, que les flottes d'Angleterre et de France montent la garde, pour ainsi dire, autour des Dardanelles. Dieu seul peut savoir ce qui sortira de cette situation.

Le lieutenant descendit de cheval avec la promptitude de l'éclair. Il y fit monter le pauvre diable à moitié mort, et lui dit en toute hâte : « Oui, tu seras sauvé. Retourne au camp et dis à nos camarades qu'ils viennent ici chercher mon cadavre, afin qu'il soit enseveli décentement. »

L'homme et le cheval partirent ensuite comme un trait. Resté seul et résigné à une mort affreuse, le lieutenant voulut néanmoins faire payer chèrement sa vie aux sauvages; il arma son fusil, et s'asseyant sur le sol entièrement découvert, il attendit. En moins d'une seconde, la troupe furieuse des sauvages, atteignit le point élevé de la colline où se trouvait le lieutenant; mais, à l'inexprimable surprise de celui-ci, et par l'effet d'un miracle vraiment providentiel, les Indiens courant à toute bride et préoccupés uniquement de la poursuite d'un homme à cheval, passèrent à côté de M. Beall sans l'apercevoir et se jetèrent comme un torrent du haut en bas de la montagne. Bientôt ils furent hors de vue, suivant de si près les traces du malheureux fuyard, qu'ils purent avec leurs flèches lui faire deux légères blessures. Le lieutenant ne perdit point de temps, et faisant un long

— Certes, elle doit paraître étrange, dit M. le conseiller C.... Se peut-il qu'au lieu de songer à mettre la paix chez eux, ce qui serait déjà une tâche assez difficile, les gouvernements d'Europe se préparent à guerroyer à propos de l'interprétation équivoque des clauses d'un ancien traité !

— Pour moi, je n'appréhende pas une rupture, s'écria un grave interlocuteur, M. A..., préfet très recommandable sous la Restauration, et à qui 1830 vint donner ces loisirs que célébrait Horace. Non, les cabinets européens sont trop mal affermis, pour qu'une guerre générale soit à craindre. Au reste, savez-vous, mesdames, puisque la politique est venue se mêler de la conversation, quel est le ministère le plus homogène, le plus compacte qu'il y ait au monde, suivant l'opinion de quelques plaisants. C'est le nôtre; oui, mesdames, c'est le cabinet dont M. d'Hautpoul semble être le chef. Voici, en effet, comment ce ministère est composé au dire des malins esprits :

Ministre des finances,	Louis-Napoléon.
— de l'intérieur,	Louis-Napoléon.
— de la guerre,	Louis-Napoléon.
— des travaux publics,	Louis-Napoléon.
— de l'instruction publique,	Louis-Napoléon.
— des affaires étrangères,	Louis-Napoléon.
— de toutes choses,	Louis-Napoléon.

Or, un tel ministère doit rester uni et parfaitement d'accord sur tous les points. Quand on prétend savoir qu'il est divisé sur certaines questions, il est bien évident que l'on se trompe.

circuit qui devait le préserver de la rencontre des Indiens, il atteignit le camp sain et sauf. Au moment même où il arrivait, tout son détachement se mettait en route, guidé par l'homme si généreusement sauvé, pour obéir aux derniers ordres de M. Beall et aller rendre à ses restes les honneurs funèbres. On peut imaginer la joie qu'on eut de le revoir, et combien d'éloges enthousiastes furent donnés à la belle action qu'il venait d'ajouter à une suite de services déjà glorieux.



— Du ministère à M. Thiers, il n'y a pas loin, remarqua Mad. D..... Que pensez-vous de la dernière maladie de cet homme d'Etat ? A-t-on su officiellement d'où lui venait cette impossibilité de parler, qui en a fait parler tant d'autres ?

— Madame, je ne puis répondre à ceci que par le mot de M. de Talleyrand. C'était sous la Restauration et je me trouvais à Paris alors. La chambre des pairs s'occupait de la question très délicate de la conversion du 5 p. 10. Le grand chancelier, M. de Semonville, tomba malade subitement ; on s'épuisait en inquiétudes et en conjectures sur son état. Eh bien ! dit un soir M. Pasquier à M. de Talleyrand, savez-vous où en est ce pauvre Semonville ! Votre air est bien grave, les nouvelles sont donc mauvaises ? A quoi songez-vous ? Moi, répondit M. de Talleyrand, je me creuse la tête ; je cherche à savoir quel motif peut avoir Semonville pour être malade. — Ainsi de M. Thiers, madame. — Quelle raison lui a fait garder le silence si longtemps ? — On ne sait pas au juste.

— Nous étions tout-à-l'heure en Orient et nous voici maintenant rue St-Georges, s'écria la jeune madame H... de N. ; la conversation est un terrible chemin de fer. On parlait, n'est-ce pas, du peu de civilisation des Turcs. Il me semble qu'on est injuste envers eux. Au dernier concert de Thalberg, j'ai entendu dire près de moi que la célèbre Mad. Sontag venait d'être invitée expressément par le sultan à venir se faire entendre à Constantinople. Le dilettantisme musulman lui promet des monceaux d'or.

— Cela pourrait bien être, répondit M. le conseiller C... Le talent incontestable de Mad. Sontag n'est pas l'unique motif de l'intérêt qui s'attache à sa personne. Sa vie est presque un roman. Née en Allemagne, elle a commencé sa carrière musicale à quinze ans. C'est à Vienne qu'elle débuta. Le directeur de l'Opéra italien de Paris (c'était l'intelligent Severini, si j'ai bonne mémoire), lui fit des offres si brillantes, qu'à la fin il la décida à venir en France. Elle parut dans la *Donna del Lago* ; sa beauté, sa jeunesse, l'élégance de tous ses mouvements et le charme d'une voix de *soprano*, pleine de douceur et d'une délicatesse exquise, lui méritèrent un des plus éclatants succès dont le théâtre Favart ait été témoin. Après avoir conquis l'enthousiasme parisien, elle se rendit à Londres, où elle ne chantait jamais sans que la foule obstruât jusqu'aux environs du lieu où se donnait le concert. De Londres elle alla à Berlin.

L'accueil qu'elle y reçut fut plus flatteur encore. La famille royale de Prusse l'admit dans son intimité. C'est là qu'elle connut le jeune comte de Rossi, envoyé diplomatique du Piémont en Prusse. Après leur mariage, il fut décidé qu'elle quitterait la scène. Elle parut à Berlin pour la der-

nière fois dans le rôle de *Semiramide*. Ce fut comme une solennité nationale. Toute la ville était accourue pour lui faire ses adieux. Le roi de Prusse, accompagné des princesses du sang, lui avait fait l'honneur de la conduire lui-même à l'autel. Elle continua de chanter dans les concerts de la cour, et lorsque son mari fut envoyé en mission à St-Petersbourg, l'empereur et l'impératrice de Russie la comblèrent à leur tour de prévenances et de distinctions flatteuses. Ce fut pour la retenir que l'empereur établit un théâtre italien à St-Petersbourg. Mais les orages révolutionnaires troublèrent bientôt cette existence brillante. Son mari perdit dans les troubles du Piémont ses emplois et sa fortune. Alors la comtesse de Rossi redevint courageusement Mlle Sontag; elle remonta sur la scène, et en ce moment elle est à Londres, où son talent qui n'a rien perdu de son éclat, lui vaut, dit-on, des sommes énormes. Car nos voisins, les Anglais, s'ils font chez eux de la musique détestable, savent apprécier et bien payer surtout la bonne qui leur vient du dehors.

— On peut dire des Russes la même chose à présent, ajouta M. A.... l'empereur Nicolas dépense pour son théâtre italien des sommes fabuleuses. Il a enlevé à Londres et à Paris le ténor Mario, incontestablement le premier chanteur du monde depuis Rubini. Il offre en ce moment à Lablache 150,000 francs pour venir chanter pendant quatre mois à St-Petersbourg. Mais Lablache n'a pas encore accepté. L'ambassadeur de Russie à Londres, M. le baron Brunow, s'évertue à faire réussir cette importante négociation; mais il a contre lui l'habileté de la diplomatie anglaise, et l'on craint que, dans cette petite guerre, la Russie n'ait pas le dessus. Vous voyez combien est frivole ce pauvre genre humain; dans les salons politiques de Londres, l'*affaire* Lablache, comme on l'appelle, fait plus jaser et agite plus les esprits que cette autre *affaire* des Dardanelles, qui cependant pourrait, d'un jour à l'autre, mettre toute l'Europe en feu.

— Oui, pauvre genre humain, en effet, s'écria le vieil académicien M. B.... Guerre ou paix, voilà son alternative; mais il ne sait jamais de quel côté il tombera. Je me souviens qu'en 1792, le 21 janvier, l'Assemblée nationale, en France, déclara qu'elle ne ferait la guerre à aucun prix, sinon pour la défense de ses frontières: fort bien. Pour ne pas demeurer en reste, Georges III, à l'ouverture du parlement britannique, qui eut lieu le 31 de ce même mois de janvier, félicitait la nation sur cette longue perspective de paix qui s'ouvrait devant elle, et Pitt s'écriait à son tour: Jamais la tranquillité européenne n'a eu des gages plus certains. Le traité de 1786, entre l'Angleterre et la France, a trop profité aux deux nations depuis le jour de sa date jusqu'à celui-ci, pour qu'il puisse être rompu au moins de longtemps. Et Pitt avait raison de parler

ainsi, car le peuple d'Orléans venait justement pour témoigner sa sympathie à l'Angleterre, d'abattre la statue de Jeanne d'Arc, placée au milieu du grand marché de la ville. « Ce monument, disaient les bons Orléanais, rappelle des haines qui ont longtemps divisé les deux peuples; l'amitié cordiale, qui les joint à présent, serait blessée d'un tel souvenir. » Eh bien ! qu'est-il arrivé ? Un an après, en février 1793, l'Angleterre, avec l'Autriche et la Hollande, engageait contre nous cette guerre terrible qui n'a fini qu'en 1815, c'est-à-dire qui a duré vingt-deux ans.

— Vous parlez de l'Angleterre, messieurs, interrompit une dame assise près du piano. Savez-vous si Jenny Lind, Jenny Lind le rossignol suédois, y est toujours ? On assure qu'elle refuse obstinément de venir en France et de se faire entendre à Paris.

— Madame, répondit le président, la France est assez riche pour payer sa gloire ; on le disait du moins sous le dernier gouvernement. Mais la France n'est pas assez riche pour payer la voix de Jenny Lind.

Suivant toute apparence, le nouveau monde va l'enlever à l'ancien. Le directeur de l'Opéra de New-York, M. Bennett, offre à Jenny Lind 1,000 dollars (cinq mille francs), pour chacune de ses représentations. Il met à ses ordres un fort bel équipage ; il se charge des frais d'un magnifique appartement, et, pour garantie de la bonne exécution du contrat, il déposera 10,000 livres sterling (deux cent cinquante mille francs) entre les mains de MM. Coutts et compagnie, les plus célèbres banquiers de Londres.

— Et les plus anciens aussi, je crois ; dit le savant académicien.

— Non, pas les plus anciens. La maison de banque de Child et compagnie, qui se trouve dans la Cité, était établie plusieurs années avant la Restauration de Charles II. Il y en a eu d'autres peu après celle-là. Coutts et compagnie ne viennent, par ordre d'ancienneté, qu'en quatrième ligne.

— On m'a parlé d'un banquier anglais, dont les commencements ont eu quelques rapports avec ceux de M. Lafitte : M. Dennison, s'il m'en souvient.

— Oui, M. Dennison, en effet. Son histoire est une de celles que doivent étudier les jeunes gens qui se destinent au commerce. Il y a quatre-vingts ans à peu près que M. Dennison partit d'un village lointain et quasi ignoré pour se rendre à Londres ; il fit le voyage à pied ; sa fortune se composait de quelques schellings ; on l'avait élevé aux frais de sa paroisse, c'est-à-dire qu'il ne savait rien, pas même lire. A force de démarches, on lui trouva une place de garçon de boutique ; ses fonctions consistaient à balayer et à faire des commissions. On remarqua bientôt

son activité, son zèle ; on lui donna un maître ; il apprit à écrire et devint teneur de livres de la maison. Enfin, il se livra aux affaires pour son compte, et, à force d'économie et de travail, parvint à réaliser une fortune de trois millions sterlings (75,000,000 de francs). Sa fille aînée épousa le marquis de Conynham, et la pairie d'Angleterre fut offerte à son fils, dit-on ; mais, par un sentiment de fierté modeste, celui-ci la refusa. Il se souvint que son père avait été garçon de boutique, puis chapelier ; que son oncle n'était qu'un honnête paysan, et il jugea que son nom figure-rait mieux parmi la liste des banquiers anglais que dans celle des pairs du royaume. Un de ses parents continue les affaires dans *Lombard-Street*, moins pour grossir sa fortune, très considérable déjà, que pour perpétuer le nom de Dennison et les honorables souvenirs qui s'y rattachent.

— J'aime, s'écria le président de...., ces hommes qui veulent tirer tout d'eux-mêmes et qui font plus de cas de l'estime publique et de la leur propre que des vaines distinctions qu'on voudrait leur conférer. Je compte parmi eux l'un des plus grands hommes d'Etat que possède aujourd'hui l'Angleterre : Sir Robert Peel.

— J'en ai entendu parler, dit Mad. H. de N..., mais il me semble que ses débuts dans la carrière où il s'est illustré ont été beaucoup moins laborieux que ceux de M. Dennison.

— Vous avez raison, Madame, et si la gloire du succès se mesure aux efforts qu'il nous a coûtés, il faut mettre le banquier au-dessus de l'homme politique. Sir Robert Peel, qui a tenu si souvent les destinées de l'Angleterre dans sa main et qui conserve toujours dans le parlement une influence considérable, est le fils d'un riche manufacturier de Connanght (Irlande). Son père se fit remarquer, lors de la guerre engagée contre la première République française, par un don magnifique qu'il offrit à l'Etat pour l'aider à soutenir les charges de cette lutte dispendieuse. Il habitait alors Manchester. Son fils reçut de lui les premières notions de cette science industrielle et économique qu'il a tant perfectionnée et agrandie depuis. Au collège de Harrow, où il fut envoyé, le jeune Peel eut pour compagnon d'études le célèbre Byron, mais aucune intimité ne s'établit entre ces deux intelligences d'une nature si opposée. Dans ses lettres, Byron tourne fréquemment en raillerie ce qu'il appelle la présomptueuse assurance et l'esprit d'intrigue de son condisciple. Quoi qu'il en soit, ce dernier, qui, de Harrow avait passé à Oxford, ne tarda pas à y faire briller les facultés rares dont l'avaient pourvu la nature et l'éducation. Il est difficile de trouver plus heureusement alliées, que dans sir Robert Peel, l'étendue et la profondeur de l'esprit, la vivacité brillante et ingénieuse de la pensée avec la plus parfaite rectitude de jugement. Ce mérite d'un

ordre exceptionnel attira sur lui les regards, et de nombreux suffrages l'appelèrent de bonne heure au parlement où il représenta un bourg irlandais. Son ascendant n'eut point de peine à s'établir dans la chambre des Communes, où siègent cependant des hommes pleins d'expérience et de savoir. On admira dans le nouveau venu un talent de discussion incomparable, beaucoup de lucidité dans l'exposition des faits, dans l'examen et l'analyse des questions; un fond inépuisable de connaissances en tout genre, une facilité et un attrait d'élocution qu'aucune matière, si aride qu'elle fût, ne pouvait déconcerter. Comme homme d'Etat pratique, sir Robert Peel n'a jamais eu de rival dans le ministère ni dans le parlement. Il a été longtemps le chef du parti *protectionist*, c'est-à-dire de cette importante fraction des Communes qui s'oppose à l'abolition des taxes mises sur les produits de l'étranger et par lesquelles se soutient la valeur des produits du sol britannique; mais il y a plusieurs années que, sous l'empire de nouvelles nécessités et de nouvelles convictions sans doute, sir Robert Peel a déserté ses anciens amis et s'est tracé à lui-même, ainsi qu'aux adhérents qui l'ont entouré en foule, un système d'économie politique opposé, sous beaucoup de rapports, aux doctrines qu'il professait antérieurement.

C'est un aveu qu'il a fait lui-même avec beaucoup de franchise, en motivant sa conduite sur les changements que les circonstances et le temps avaient amenés. Mais le parti *protectionist* ne lui a point pardonné sa défection. Ce parti compte parmi ses chefs les Wellington, les Lyndhurst, les Stanley, les Ellenborough, les Dalhousie, etc. Tous ces hommes, à des titres divers, sont en possession d'une haute estime dans le parlement et d'une éclatante renommée au dehors. Cependant l'opinion publique met au-dessus d'eux sir Robert Peel, et c'est l'homme d'Etat le plus complet que la Grande-Bretagne ait vu depuis d'assez longues années à la tête de ses affaires, soit comme premier ministre, soit comme chef de l'opposition.

— Hélas, soupira M^m de M., ces pures et honorables célébrités dont vous parlez ici sont bien vite rejetées dans l'ombre, aux jours sinistres des révolutions. Qui songe, depuis deux ans, aux illustrations politiques par qui l'Europe était alors gouvernée? Kossuth, Mazzini, Garibaldi, voilà les noms qui se répètent aujourd'hui. C'est quelque chose de bien changeant, de bien vaporeux que ce qu'on appelle la renommée.

— Madame, répondit M. le conseiller C..., ajoutez qu'elle dépend de circonstances parfois bien bizarres. Je parcourais, l'autre jour, des journaux américains, et, dans celui qui se publie à Cincinnati, j'ai trouvé de curieuses particularités sur ce même Garibaldi, l'un des chefs principaux de la révolution romaine. Avant de figurer sur la scène politique, il était simplement maître d'un établissement culinaire, situé, dit le journal

en question, *rue Sixth*, près de *Western row*. La bonne qualité de ses vins et de sa cuisine lui avait procuré une nombreuse clientèle ; son langage et ses manières, d'ailleurs, le mettaient au-dessus de sa profession. A force d'industrie, il parvint à amasser une somme de 25,000 dollars en espèces (environ 125,000 francs), et ce fut alors que sa pensée se tourna vers Rome. Dans Rome, disait-il, je serai riche avec cet argent. Avant de quitter Cincinnati (c'était en 1838), il rassembla chez lui un certain nombre de personnes notables de la ville, et il leur tint quelques discours qui furent rapportés dans les journaux de l'époque. Entre autres propos, celui-ci fut remarqué : Bientôt, dit Garibaldi, une grande révolution éclatera en Europe et j'ai envie que la chose ne se passe point sans moi.

On est confondu d'étonnement, quand on voit à quelles causes frivoles tiennent parfois les plus graves résultats. Si les affaires de Garibaldi n'avaient pas prospéré au point de mettre à sa disposition 25,000 dollars, la révolution Romaine, ou n'aurait pas eu lieu, ou aurait été privée de l'un de ses chefs les plus redoutables.

— C'est par là surtout, dit M. de R...., que la Providence se plaît à humilier l'orgueil humain. Combien sont, en apparence, futiles les causes dont dépend la destinée des peuples ! Si un brouillard n'eût caché aux yeux de la flotte anglaise le vaisseau qui portait le jeune vainqueur des Pyramides, les jours brillants du Consulat et de l'Empire ne se seraient point levés sur la France. Elle eût continué peut-être, à languir sous le gouvernement débile et corrompu du Directoire. Si des vents et des courants favorables n'avaient aidé puissamment au retour de l'Île d'Elbe, l'expédition hardie de Napoléon échouait contre le ridicule, au lieu de devenir le fait le plus extraordinaire des temps modernes. La race des Stuarts règnerait peut-être encore sur le peuple anglais, si le jeune prétendant eût continué sa marche, de Derby sur Londres, à la tête de ses vaillantes tribus écossaises. Il le voulait ; mais quelques conseillers timides se trouvaient là, et ils lui firent changer de dessein. O sagesse de l'homme ! un peu de vent, de brouillard, quelques paroles vaines, suffisent pour te déconcerter. Réellement le hasard, c'est-à-dire l'action inaperçue de la Providence sur les événements humains est, pour les trois quarts au moins, dans ce qui fait l'honneur ou la gloire des hommes que nous appelons des héros.

— Je n'ai garde de vous contredire, interrompit M^{me} D.... Mais voilà qui est bien sérieux, qu'en dit notre savant académicien !

— Madame, ce que j'en dirais ne vaudrait pas assurément ce que vous venez d'entendre. Mais, pour changer de sujet, je vous donnerai une nouvelle dont un Américain, de mes amis, fraîchement arrivé à Lyon, m'a

fait part hier. Durant son séjour dans l'Amérique centrale, un jeune et infatigable voyageur, M. Stephens, a découvert le long de la chaîne des Cordillères, à quatre journées de distance de Mexico, une cité vaste et populeuse, habitée par des Indiens, inconnus au reste du monde et qui n'ont jamais eu de rapport avec un étranger quel qu'il fût.

M. Stephens, arrivé au village de Chagul, demanda des renseignements sur cette ville extraordinaire ; on lui dit que s'il voulait monter jusqu'au point le plus élevé de la Sierra, il pourrait l'apercevoir très distinctement. Leste et hardi, M. Stephens n'hésita pas, et, après avoir atteint, non sans beaucoup d'efforts, le sommet aride de la Sierra, il découvrit d'une hauteur de dix mille ou douze mille pieds, une plaine immense s'étendant au Yucatan et au golfe du Mexique ; vers le milieu de la plaine à peu près, s'élevait une grande ville, dont les tourelles blanches, scintillaient aux feux du soleil. On avait averti M. Stephens du péril qu'il y aurait à s'en approcher. D'après ce que lui dirent, à son retour, les villageois de Chagul, cette ville étrange est habitée par une farouche race d'Indiens. Ils savent que des étrangers ont conquis le territoire qui les entoure, et, en conséquence, ils mettent à mort tous les blancs descendus de la montagne pour faire connaissance avec eux. Ils sont encore dans l'ignorance de toute civilisation et vivent comme vivaient les habitants du nouveau-monde, avant d'avoir été découverts par les Européens. Ils n'ont à ce qu'on assure, chez eux, ni bestiaux, ni chevaux, ni aucune des espèces d'animaux qui servent ailleurs à la vie domestique. Il est probable que le rapport de M. Stephens éveillera la curiosité du gouvernement des Etats-Unis, et qu'on dirigera de ce côté une expédition chargée de reconnaître plus exactement la nature et la réalité des faits.

— D'autant plus, dit le président de.... que les littérateurs sont aujourd'hui en Amérique, ce que sont en France les avocats, ils occupent les ministères et les hauts emplois politiques. Le Président Taylor a mis partout des écrivains, des savants, et les choses n'en vont pas plus mal pour cela. Du reste, il y a beaucoup à faire encore pour redresser sur certains points l'esprit public aux Etats-Unis. Ces hommes de liberté tiennent en grand nombre pour le maintien de l'esclavage des noirs. Par exemple, dans la Caroline du Sud, il faut, pour être éligible, qu'un habitant possède cinq cents ares de terrains et au moins dix nègres.

— Cette dernière exigence fait peu d'honneur à *Jonathan*, dit Madame D.... N'est ce pas ainsi qu'on appelle le peuple américain, par opposition au *John Bull*, de l'Angleterre ?

— Oui, Madame, et ces deux peuples, qui ont besoin l'un de l'autre, ne peuvent se souffrir. Leur antipathie secrète se manifeste en toute

occasion. Il y a cinq ou six mois que Newyork a été le théâtre d'une émeute où plus de deux cents personnes ont péri. Quelle en était la cause? La présence du célèbre tragédien anglais Macready. Le peuple américain lui opposait son acteur favori, nommé Forrest; la ville entière a été ensanglantée et remplie de confusion, pendant trois jours, à propos de cette grave querelle.

— J'aime bien mieux, répliqua M. Rodolphe de F..., l'un des membres les plus distingués du Jokey-Club lyonnais, j'aime bien mieux, puisqu'il s'agit de querelle, celle qui vient de s'engager entre le Jokey-Club de Londres et le nouveau pacha d'Egypte. Celui-ci prétend que les chevaux arabes l'emportent sur les chevaux de course anglais, et il propose au Jokey-Club de Londres de mettre à l'épreuve les uns et les autres, dans une course de trois ou quatre lieues, entre la ville du Caire et la ville du Coï.

MODES.

Quoique la physionomie des salons parisiens soit encore indécise, il est probable que des soirées brillantes auront lieu çà et là dans les faubourgs St-Germain et St-Honoré.

Le style appelé Pompadour paraît être en faveur cet hiver, quant à la décoration et aux ornements des salons et des boudoirs.

On parle, à propos des nouvelles créations de la mode, d'un emploi très gracieux de la chenille; on en fait de charmantes fleurs qui servent de garnitures aux robes; on les mêle aux perles de la coiffure, et elles deviennent des résilles castillanes qui encadrent à merveille de beaux cheveux noirs. On fait aussi des chapeaux en chenille, surtout en blanc; on les orne d'un bouquet de plumes d'autruche; ils sont d'un toucher fort doux et d'un très agréable effet.

À une réunion somptueuse, on a remarqué des coiffures qui se composaient de résilles brillantes ou un bouquet de résilles étincelantes.